N° 2.214

LA NUIT DU MEURTRE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. ALBERT ET F. LABROUSSE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 août 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ROMUALD, médecin	MM.	SAINT-ERNEST.
LAUNAY, riche propriétaire		ROGER.
DE SAINT-VALRY		DELAUNAY.
ARTHUR, son fils		ALBERT.
JÉROME, intendant de Launay		CUILLIER.
MATHURIN, jeune paysan		CH. PÉREY.
PIERRE, maçon		MONNET.
UN SERGENT		BARBIER.
HUBERT, fermier		ARISTIDE.
JACQUES, fermier		AUGUSTE.
UN COLONEL		BERTHOUET.
UN OFFICIER MUNICIPAL		DAUSSY.
UN CAPORAL		HENRY.
UN ESPION		FERDINAND.
UN CRIEUR PUBLIC		LOUIS.
UN DOMESTIQUE		EUGÈNE.
PREMIER HOMME DU PEUPLE		ROCHEUX.
DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE		NARCISSE.
MARIE, fille de Launay	Mmes	VIRGINIE MARTIN.
THÉRÈSE, paysanne, nièce de Jérôme		BARVILLE.
UN ENFANT		LA PETITE ZOÉ.

OFFICIERS MUNICIPAUX, ÉLECTEURS, OFFICIERS ET SOLDATS, FERMIERS, PEUPLE.

De 1789 à 1794.

ACTE PREMIER.

1789.—Une salle commune au rez-de-chaussée. Au fond, une porte conduisant au dehors; une autre porte vitrée laissant apercevoir un vaste jardin. — Ameublement de l'époque.

SCÈNE I.

JÉROME, assis à un bureau et tenant un registre, JACQUES, HUBERT, FERMIERS.

JÉROME.

C'est fort bien, père Hubert; la ferme de la Saulaie prend bonne tournure entre vos mains.

HUBERT.

Dam, monsieur Jérôme, quand on a affaire à un brave propriétaire comme M. Launay, et à un honnête homme d'intendant comme vous, ça va tout seul; on a du cœur à l'ouvrage.

JÉROME.

Et toi, mon pauvre Jacques?

JACQUES.

Ma foi, monsieur Jérôme, j'ai fait de rudes pertes... L'année 1789 n'est guère bonne, comme vous savez... V'là mon aîné que ce bon M. Romuald, le médecin, n'a pas pu sauver de la milice... Tout ça m'a bien dérangé... et si vous et mamzelle Marie ne priez pas pour moi M. Launay... eh bien, je ne sais pas trop ce que je deviendrai.

JÉROME.

Allons, ne te laisse pas aller au chagrin... nous verrons à faire renouveler ton bail à des conditions plus douces... Voilà qui est fini, mes enfans... Prenez vos quittances, et ferme à l'ouvrage!... vous savez que M. Launay aime ceux qui travaillent.

TOUS.

Ah! oui... Bien le bonjour, monsieur Jérôme.

JÉROME.

Adieu, mes amis.

Digitized by Google

SCÈNE II.

JÉROME, seul.

Allons, de mieux en mieux... Les revenus grossissent à vue d'œil!... Chaque année, la fortune de M. Launay s'augmente considérablement... Je sais bien qu'il est peu sensible à cela, car, depuis la mort de Mme Launay, le chagrin l'absorbe tout entier.... Mais moi, qui depuis vingt-cinq ans suis dans la maison, ça me rend heureux et fier de voir que tout prospère... Cette bonne Mlle Marie, j'espère que sa dot vaudra bien celle des plus riches héritières de la Bretagne... La voici avec son père... (Il se lève et salue.)

SCÈNE III.

JÉROME, LAUNAY, MARIE.

LAUNAY.

Bonjour, mon brave Jérôme. Eh bien, tes comptes sont déjà terminés?

JÉROME.

Oui, monsieur Launay... tout est en règle. (Lui présentant un registre.) Si vous voulez jeter un coup d'œil...

LAUNAY, après l'avoir regardé et le lui rendant.

C'est à faire à toi... Il n'y a donc que ce pauvre Jacques qui soit si fort arriéré?

JÉROME.

Hélas! oui, monsieur.

LAUNAY.

Et il renonce à l'exploitation de la ferme?

JÉROME.

Parce qu'il n'ose espérer...

MARIE.

Mon père, vous savez que Jacques est un de mes protégés...

LAUNAY.

C'est que tu en as beaucoup de protégés.... et puis il est bien arriéré.

MARIE.

C'est pour cela qu'il faut l'aider, mon père; c'est un brave et honnête homme. N'a-t-il pas une femme qui est souvent malade, de tout petits enfans?.. Mon père, je veux que vous le gardiez.

LAUNAY.

Ah! tu veux... Tout est dit, alors.

MARIE, allant à son père.

Eh bien, non; je vous en prie, mon père... mon bon père... ne renvoyez pas Jacques; laissez-lui sa ferme.

LAUNAY, l'embrassant tendrement.

Oh! que tu me rappelles bien ta mère, que Dieu m'a trop tôt enlevée. (Il essuie une larme.) Quand nous sortions ensemble, elle ne me faisait pas grâce d'une ferme à visiter... Y avait-il quelque concession à obtenir, quelque faveur à demander.... c'est à elle qu'ils s'adressaient tous... Elle était si bonne!... Ils savaient que mon amour ne tiendrait pas contre ses prières... Et voilà comment il se fait que moi, ancien soldat, d'un caractère brusque et souvent colère, je me suis habitué à céder toujours! En héritant de toutes les vertus de ta mère, tu as hérité de son pouvoir, et c'est à toi qu'à présent tous mes fermiers s'adressent lorsqu'ils veulent arriver à ce qu'ils désirent. Ah! qu'ils savent bien ce qu'ils font; et que tu es bien, Marie, l'image vivante de ta pauvre mère!.... (Il l'embrasse tendrement.)

MARIE.

Eh bien, s'il est vrai que je ressemble tant à ma mère, accordez-moi ce que sans doute vous ne lui auriez pas refusé. Allons, mon père... placez-vous là, et écrivez à Jacques que vous le gardez encore comme votre fermier.

LAUNAY.

Oui, ma fille... et de plus (Il prend une plume et se met à écrire) tu lui diras que voici la quittance de tout ce qu'il me doit.

MARIE, avec joie.

Est-il possible?

LAUNAY, lui remettant le papier qu'il a écrit.

Tu vois, ma fille, que je tiens à tes protégés; et que si je cédais à ta mère, je te cède bien un peu aussi, à toi.

MARIE.

Oh! mon père!.... ces pauvres gens, comme ils vont être contens quand ils sauront ce que vous faites pour eux... C'est une trop heureuse nouvelle pour les faire attendre... Je vois d'avance... leur joie... leurs larmes de reconnaissance.... Je les entends bénir votre nom... Ah! je vous en supplie, permettez-moi de courir, de voler à l'instant...

LAUNAY.

Oui, va, ma fille... va, je te le permets...

MARIE, l'embrassant.

Que je suis heureuse!... Oh! mon bon père... merci, merci! (Elle sort en courant après avoir pris son châle et son chapeau, qui étaient sur un des fauteuils.)

SCÈNE IV.

LAUNAY, JÉROME.

LAUNAY.

Chère enfant!... c'est sur elle qu'à présent j'ai reporté toute mon affection, tout mon bonheur... elle seule peut adoucir l'amertume de mes chagrins!... Et dire qu'un jour, bientôt peut-être, il faudra que je m'en sépare!

JÉROME.

Vous séparer?

LAUNAY.

Sans doute... d'un moment à l'autre on peut venir me demander sa main, et tu comprends bien, n'est-ce pas, Jérôme, que, quelle que soit mon affection pour ma fille, quoi qu'il puisse en coûter à mon cœur, je n'hésiterai pas un seul instant à tout sacrifier, à tout faire pour son bonheur.

JÉROME.

Oh! je sais que vous remplirez toujours fidèle-

Digitized by Google

ment vos devoirs d'honnête homme. Mais pourquoi vous tourmenter à l'avance? Rien n'annonce encore que Mlle Marie...

LAUNAY.

Non, mais je dois y songer, moi... Elle n'a plus de mère... Ah! c'est un terrible ennemi que le chagrin!... Je lui dois cette humeur parfois sombre, cette irritation, ces accès de colère que vous me pardonnez, vous autres, mais que je me reproche, quand la lumière se fait dans mon esprit et que le calme redescend dans mon ame!

JÉROME.

C'est vrai... mais cela vous passe si vite!

LAUNAY, lui serrant la main.

Oui... vous m'aimez bien, je le sais... vous êtes indulgens... mais j'ai beau faire... depuis la mort de ma pauvre femme... tout mon caractère est changé... Vainement je veux combattre cette apathie qui m'a saisi... Tandis que tu travailles, toi, pour augmenter cette fortune, à laquelle je ne tiens que parce qu'elle doit appartenir un jour à ma fille... moi, faible, irrésolu, je ne suis plus bon à rien... et, brisé avant l'âge, je me sens déjà un pied dans le tombeau!... Ah! que je regrette le temps où nous étions soldats... ou plutôt encore celui où, avec toi, Jérôme, nous donnions aux cultivateurs de la Bretagne l'exemple de l'activité et de l'industrie!...

JÉROME.

Pourquoi ne pas donner à votre esprit une occupation nouvelle?... vous êtes aimé!... vous n'avez qu'à vouloir... Ce matin encore, on me le disait: Un mot de M. Launay... tous nos suffrages seront à lui... et il ira siéger à l'Assemblée constituante...

LAUNAY, se levant.

Moi! député!... Oh! non, non... je n'ai pas ce qu'il faut pour cela... Je prévois de trop grands événemens, Jérôme... Je profiterais de cette influence si j'étais organisé comme Romuald... voilà une capacité... un homme énergique, résolu... Malgré sa science, la médecine n'est pas son fait... plus d'une fois, dans la chaleur de nos discussions, j'ai été à même de m'en convaincre... et si, au lieu de se donner à la science médicale, il s'était aussi bien jeté dans les combinaisons politiques, avec ses idées, ce serait un homme à remuer la France!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE SAINT-VALRY.

SAINT-VALRY, entrant.

Bonjour, monsieur Launay...

LAUNAY, se levant.

Ah! c'est vous, mon ami... (Il lui prend la main.)

SAINT-VALRY.

Je suis bien aise de vous trouver... (A Jérôme.) Bonjour, Jérôme.

JÉROME, saluant.

Monsieur de Saint-Valry... (Il va pour se retirer.)

SAINT-VALRY, le retenant.

Restez donc... restez donc... (S'adressant à Launay.) Mon ami, je viens vous prier de me rendre un service; j'ai oublié de vous en parler hier soir.

LAUNAY.

Qu'est-ce?... je vous écoute...

SAINT-VALRY.

J'ai ce matin, chez mon notaire, à signer un acte assez important et qui nécessite la présence de deux témoins: vous savez que ces messieurs ne se dérangent pas volontiers... Je viens d'envoyer mon fils Arthur chez M. de Raincy, qui m'a donné sa parole, et suis venu vous prier de vouloir bien être le second...

LAUNAY.

Très volontiers.

SAINT-VALRY.

Ce sera l'affaire d'un instant.

LAUNAY.

Eh! mon Dieu! je suis tout à vos ordres... Donne-moi mon chapeau, Jérôme... (Jérôme va le prendre dans la chambre voisine.) (A Saint-Valry.) Avant-hier vous m'avez complètement battu aux échecs... j'ai cela sur le cœur: me donnerez-vous ma revanche ce soir?...

SAINT-VALRY.

C'est entendu...

LAUNAY.

A la bonne heure... et je vous engage à bien vous tenir...

JÉROME, rentrant.

Monsieur, voici votre chapeau.

LAUNAY, le prenant.

Merci... (A Saint-Valry.) Me voilà prêt à vous suivre... Ah! dites-moi, Saint-Valry, si vous voulez, en revenant de chez votre notaire, vous m'accompagnerez jusqu'à la dernière demeure de ma pauvre femme, je n'ai pas encore accompli mon devoir de tous les jours. (A ces paroles Saint-Valry se détourne de Launay, qui remarque son émotion.) Qu'avez-vous donc, mon ami?...

SAINT-VALRY, se remettant.

Moi... rien... rien....

LAUNAY.

Si cela vous contrarie, n'en parlons plus.

SAINT-VALRY.

Ce n'est pas cela... je vous vois seulement avec regret entretenir une douleur...

LAUNAY.

Qui ne finira qu'avec moi... Venez, mon ami, venez. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

JÉROME, seul.

Ce bon M. Launay... rien ne pourrait le distraire de ce qu'il appelle son devoir de tous les jours... Franchement il est bien peu de maris qui, après trois années, seraient encore si affligés de la

Digitized by Google

perte de leur femme... Il faut avouer aussi qu'elle était bien jolie... bien bonne, cette pauvre Mme Launay! Une chose que je n'ai jamais pu comprendre cependant, c'est cette tristesse qui ne la quittait pas... elle aimait à s'isoler, à se promener seule, et c'étaient toujours les endroits les plus retirés du parc qu'elle choisissait... Plus d'une fois même je l'ai surprise à pleurer; mais à mon approche elle s'efforçait de sourire comme quelqu'un qui cherche à cacher son mal... Elle avait sans doute le sentiment de sa fin prochaine, la pauvre femme!... elle craignait d'affliger ceux qui l'entouraient... Pour la sauver, M. Romuald a épuisé toutes les ressources de son art... mais hélas! impossible!... Dieu avait marqué sa dernière heure! Elle s'est endormie avec résignation... et regrettée de tous ceux qui l'avaient connue!...

THÉRÈSE, dans la coulisse.

Par ici... par ici...

JÉROME.

Ah! c'est ma nièce Thérèse...

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, JÉROME, PIERRE.

THÉRÈSE ouvre la porte et s'arrête sur le seuil.

Entrez donc, puisque je vous dis que c'est ici...

JÉROME, à Thérèse.

A qui en as-tu?

THÉRÈSE.

A Pierre le maçon, que vous m'avez dit d'aller chercher...

PIERRE, entrant.

Me v'là... me v'là... Bien le bonjour, monsieur Jérôme.

JÉROME, au maçon.

Tu y as mis le temps...

PIERRE.

C'est que j'étais chez M. Romuald.

JÉROME.

Ce n'est toujours pas la longueur du chemin qui a dû te retarder: les deux maisons se touchent. Il s'agit d'arranger la cheminée de la chambre verte: viens avec moi, je vais te montrer ce que c'est, et tâche surtout que l'ouvrage ne soit pas fait à la diable, ou sinon, gare la pratique!

PIERRE.

Soyez tranquille, monsieur Jérôme.

JÉROME.

Attends-moi, Thérèse, j'ai à te parler.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle...

(Jérôme et Pierre entrent dans une des chambres à gauche.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule.

Si Pierre a été un peu long à venir, c'est bien un peu ma faute... c'est-à-dire celle de M. Arthur de Saint-Valry que j'ai rencontré, et qui m'a arrêtée pendant une heure à causer... M'en a-t-il fait de ces questions sur Mlle Marie, et ça avec un air... Oh! ma foi, j'en suis plus que jamais pour ce que j'ai dit... il est amoureux... tout ce qu'il y a de plus amoureux encore... Il soupire en regardant Mlle Marie... de son côté Mlle Marie baisse les yeux et rougit quand M. Arthur la regarde... Allons, allons, v'là un mariage qui se fera plus facilement que le mien avec mon fiancé Mathurin. Vraiment, si ça continue, on le mènera jusqu'à la semaine des trois jeudis, mon mariage!... sous le prétexte que mon oncle est mon tuteur, ma mère ne décide rien... c'est ennuyeux, ça!... je ne veux pas languir jusqu'à la fin des fins... Je suis pressée... On ne sait pas ce qui peut arriver... en mariage surtout, un bon tiens vaut mieux que deux tu auras...

(La porte s'ouvre, Mathurin paraît et s'arrête, surpris de voir Thérèse.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, MATHURIN.

MATHURIN, étonné.

C'est vous, mamzelle Thérèse?...

THÉRÈSE.

Eh bien! oui, c'est moi... après... Qu'est-ce que vous avez?... Entrez donc...

MATHURIN.

Oui, mamzelle, me v'là... c'est que je ne savais pas vous trouver ici...

THÉRÈSE.

Est-ce que vous en êtes fâché?...

MATHURIN, descendant.

Fâché!... par exemple!... moi qui irais jusqu'à... oh! oui... et même plus loin, seulement pour apercevoir rien que le bas de votre jupon... Fâché!... quand je viens pour... Est-ce que vous ne devinez pas ce qui m'amène, Thérèse?...

THÉRÈSE, à part.

Je m'en doute bien un peu... mais, voyons-le venir... (Haut.) Ma foi, non, je ne devine pas... du tout... du tout...

MATHURIN.

Vous ne devinez pas?... Comment, vot' cœur... Eh bien, v'là ce que c'est... Je viens prier votre oncle...

THÉRÈSE.

De presser notre mariage, n'est-ce pas?

MATHURIN.

Précisément.

THÉRÈSE.

Il est là, mon oncle.

MATHURIN.

Ah! il est là!... Diable!... Eh bien, tant mieux! Je vais lui parler... Mais au fait, qu'est-ce que je vais lui dire? Je ne sais pas trop, moi.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Comment! vous ne savez pas...

MATHURIN.

Mais non... v'là plus de dix fois que je viens pour ça et que je m'en vas comme je suis venu, sans oser lui en parler... J'ai si peur qu'il me dise qu'il faut attendre encore...

THÉRÈSE.

Que vous aimez mieux attendre sans lui rien dire, n'est-ce pas?

MATHURIN.

C'est que c'est comme ça, pourtant!

THÉRÈSE.

Si vous appelez ça aimer les gens... Je crois bien plutôt que vous n'y tenez déjà pas tant à ce mariage...

MATHURIN.

Moi! je n'ai pas dit cela... Est-ce que j'ai dit cela, Thérèse?

THÉRÈSE.

Dam, vous êtes si empressé! Ce n'est pas que j'y tienne plus que vous, au moins... mettons que c'est fini.

MATHURIN.

Thérèse, Thérèse, c'est bien mal ce que vous dite-là... Comment, ça vous est égal?... Eh bien, c'est bon, je m'en vas... je retourne à notre ferme... je n'en sortirai plus... je m'en vas... (Il s'assied.) Je pars... adieu! (Criant.) Je vous dis que je pars!

THÉRÈSE.

Comme vous voudrez!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JÉROME.

JÉROME.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURIN.

C'est Thérèse qui...

THÉRÈSE.

Du tout, c'est lui...

MATHURIN.

Vous m'avez dit...

THÉRÈSE.

Oui, parce que...

JÉROME.

Ah ça! si vous voulez que je comprenne, ne parlez pas tous deux à la fois.

MATHURIN.

Voilà ce que c'est... Bonjour, monsieur Jérôme... Ça va bien, merci!... J'étais venu, Thérèse aussi, à cette fin de vous dire... comme quoi, nous aurions l'idée de...

JÉROME.

De vous marier, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle.

JÉROME.

Je sais cela.

MATHURIN.

Bon, alors...

JÉROME.

Alors, c'est impossible, quant à présent.

MATHURIN.

Plaît-il?

JÉROME.

Je dis que ça ne se peut pas.

MATHURIN.

Ah!

JÉROME.

Mon garçon, tu n'as pas encore tiré à la milice. Il faut attendre et voir ton billet.

MATHURIN.

Mon billet?

JÉROME.

Oui.

MATHURIN.

C'est bien décidé, monsieur Jérôme?

JÉROME.

Bien décidé. Tu sais bien que lorsqu'une fois je me suis mis quelque chose dans la tête, je n'y renonce pas facilement.

MATHURIN, à part.

Oh! ça c'est vrai, il est têtu comme une vieille mule. (Haut.) Et s'il est mauvais?

JÉROME.

Eh bien, si Thérèse veut attendre, alors à ton retour...

THÉRÈSE.

Dans huit ans!

JÉROME.

Oui.

THÉRÈSE.

Huit ans!... Il n'a qu'à être tué juste la huitième année... ça fait que j'aurai attendu tout ce temps-là pour rien, n'est-ce pas?

MATHURIN.

Eh bien, merci, Thérèse... Voilà une chance! voilà une espérance!... Merci de la préférence!...

JÉROME.

Eh bien, tâche de ne pas tomber au sort, et tout sera dit.

MATHURIN.

Moi! moi! né pour le guignon!... Je parie neuf sous que je tomberai au sort.... J'aime mieux prendre l'avance... Thérèse, (Solennellement.) je vous rends votre parole et vot' amour, et je reprends la mienne, d'amour... Monsieur Jérôme, vous serez cause d'un grand malheur.

THÉRÈSE.

Où allez-vous, Mathurin?

MATHURIN.

Il y a des canards par ici, et ces canards ont une mare... Quand vous penserez aux canards, Thérèse, pensez à moi. (Il sort.)

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu, il va se noyer! (Elle sort après lui.) Mathurin! Mathurin!...

SCÈNE XI.

JÉROME, seul.

Il n'y a pas à s'inquiéter, la mare a juste un pied

Digitized by Google

d'eau. (Regardant par une fenêtre.) Thérèse l'a déjà rattrapé... Les voilà qui causent tranquillement... Ah! tous les amoureux sont bien les mêmes! (Il entre dans la chambre à gauche, emportant ses registres.)

SCÈNE XII.

ROMUALD, à la cantonade.

Dans ce salon, dites-vous?... c'est bien... je vous remercie!.. (Entrant en scène et regardant de tous côtés.) Ah! ça mais que me disait-il donc ce domestique?.. « Entrez, monsieur Romuald, vous trouverez M. Jérôme... » Je ne vois personne... Il va venir sans doute... attendons... (Il pose son chapeau sur une table, et apercevant des journaux, il les prend.) Ah! les journaux du jour... justement je ne les ai pas lus... « Assemblée nationale! Discours de Mirabeau, de l'abbé Maury, de Barnave...» (Il le parcourt un instant des yeux, puis le jetant sur la table.) Ils sont heureux ces hommes dont la parole remue la France!... Dans quelle immense arène ils combattent, puissans et redoutés!... comme cette révolution, qui grandit sans cesse et sans repos, a secoué les intelligences; combien de soldats ont été appelés à prendre leur part de cette mêlée politique!... Et moi!... des malades à visiter... et je sens que des rêves d'ambition emportent mon esprit sur leurs ailes de feu!... L'air me manque dans cet espace étroit où la destinée m'emprisonne. Quel misérable cercle de mesquins intérêts!... Quel avenir borné par un pâle horizon! O science acquise dans mes longues veilles... ô pensées qui voudriez avoir tout un monde à remuer, à quoi me servez-vous?... qui sait pourtant?.. La lice est ouverte aux hommes forts par l'intelligence et la volonté!... qui sait?... Le peuple déchaîné prend chaque jour des hommes nouveaux qu'il lance sur le théâtre politique: Romuald Walker ne peut-il à son tour être choisi pour acteur dans le drame révolutionnaire?... Mais non, médecin perdu au fond d'une province, tu suivras peut-être jusqu'à la fin ta route obscure, et ta carrière où ne luira pas un rayon de fortune et d'illustration!... La fortune! comment l'atteindre par le travail, à quarante ans!.. Le travail, le savoir!.. pour quelques-uns c'est le fleuve qui roule de l'or à travers ses ondes; pour moi, que m'ont-ils donné? une fièvre dévorante au cerveau!.. et cependant, je veux!... Depuis de longues années je me débats dans cette chétive existence comme un damné sous le fouet des furies!... Tout homme riche a ma haine; tout homme puissant excite l'envie dans mon ame!... Eh bien! Romuald, faudra-t-il vivre ainsi jusqu'à ce que la mort te délivre de tes songes brûlans, de tes désirs toujours étouffés... de tes fureurs toujours impuissantes!... (Il tombe dans des réflexions.) Et l'on me croit heureux! et l'on me porte envie peut-être?... Oh! il faudra que cette destinée change... pour arriver au but de mes désirs rien ne me coûtera... Launay m'estime... sa reconnaissance pour moi est profonde... Marie est bien belle... Je l'aime tant... Elle est bien riche aussi... Oh! oui, il me la faut!.. Mais j'entrevois un obstacle qui pourrait peut-être me faire échouer.. Launay est intimement lié avec M. de Saint-Valry, et son fils Arthur, j'en ai la certitude, est éperdûment épris de Marie... Marie de son côté... Ah! d'un instant à l'autre, ces deux cœurs pourraient s'entendre et alors le mariage que je rêve... (Après une pause.) A l'œuvre, Romuald... il faut rendre tout lien impossible entre ces deux familles... Il faut que toute amitié... toute relation cesse entre elles... (Il tire de sa poche une petite boîte.) Oh! béni soit le hasard qui m'a jeté un moyen si puissant! Oui, mais comment, sans éveiller le soupçon, faire tomber cela dans les mains de Launay...

SCÈNE XIII.

ROMUALD, PIERRE le maçon.

PIERRE, sort de la chambre en chantonnant.

La, la, la, la, la... (En apercevant Romuald, il s'arrête.) Salue bien, monsieur Romuald.

ROMUALD.

C'est vous, Pierre? Que faites-vous donc ici?...

PIERRE.

Je suis entrain de rajuster une cheminée... et je vas chercher un peu d'eau pour gâcher mon plâtre... Pardon, monsieur Romuald.

(Il entre dans le jardin.)

ROMUALD, comme frappé d'une idée subite.

Quelle idée!... Eh bien oui, pourquoi pas?... Cet homme est dans ma dépendance... il peut merveilleusement servir mes projets... Oui... oui... c'est cela... c'est cela!..

PIERRE, entrant en gâchant son plâtre.

V'là mon affaire.... (Il va pour rentrer dans la chambre.)

ROMUALD, l'appelant.

Pierre.

PIERRE.

Monsieur Romuald...

ROMUALD, après avoir regardé autour de lui.

Écoute-moi...

PIERRE s'approche, après avoir déposé à terre l'auge et la truelle qu'il tenait à la main.

Monsieur Romuald...

ROMUALD.

Il y a deux ans, à la suite d'une querelle, dans un mouvement de colère, un homme fut tué par toi d'un coup de couteau...

PIERRE.

Oh! monsieur Romuald... je vous en prie...

ROMUALD.

Seul, j'ai été témoin de ce crime... et par pitié pour toi, pour ta pauvre famille surtout, je me suis tû...

Digitized by Google

PIERRE.

C'est vrai, monsieur Romuald.

ROMUALD.

Dieu sait, si je la faisais, où cette déclaration pourrait encore te conduire aujourd'hui; car tu n'as pas oublié quelles sont les preuves qui me restent entre les mains!...

PIERRE.

Oui, monsieur Romuald!... Vous avez été bien bon, bien généreux envers moi... aussi ma reconnaissance...

ROMUALD.

Ta reconnaissance, dis-tu?... Eh bien, si je t'en demandais une preuve...

PIERRE.

Je vous la donnerais à l'instant même... pour vous je suis prêt à tout faire.

ROMUALD.

Tout!... Jure-moi donc que quelque question qui te soit faite, tu ne suivras et ne feras en tout point que ce que je t'aurai dit.

PIERRE.

Je vous le jure.

ROMUALD.

Bien, écoute alors : Prends cette boîte... (Il la lui donne.) et lorsque tu auras fini, tu la remettras soit à M. Launay, soit à Jérôme; tu diras qu'elle était soigneusement cachée dans une des embrasures de la cheminée, et que tu l'as trouvée en travaillant.

PIERRE.

Après...

ROMUALD.

C'est tout... Tu m'as bien entendu... pas autre chose, et si jamais, quoi qu'il puisse arriver, on venait à savoir ce qui s'est passé entre nous... je te l'ai dit, j'ai de quoi te perdre... et je te perdrais...

PIERRE.

Ne craignez rien.

ROMUALD.

Et maintenant, tiens, comme toute peine mérite un salaire, voilà pour toi.

PIERRE, à part.

Diable, voilà une bonne journée... je voudrais bien en avoir toujours de pareilles... et pour si peu de chose encore.

ROMUALD.

On vient... vite... laisse-moi, va-t'en.

PIERRE.

Oui, monsieur Romuald. (Il reprend vite son auge et rentre dans la chambre; à peine est-il disparu que Jérôme rentre en scène.)

SCÈNE XIV.

ROMUALD, JÉROME.

JÉROME, apercevant Romuald.

Eh quoi, vous êtes seul, monsieur Romuald... pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu? je me serais empressé...

ROMUALD.

Je vous remercie, monsieur Jérôme, j'aurais été fâché qu'on vous dérangeât... Croyez-vous que M. Launay tarde beaucoup à rentrer?

JÉROME.

Il n'y a pas très long-temps qu'il est sorti... et je ne saurais vous dire!...

ROMUALD.

J'avais absolument besoin de lui parler; cependant... enfin n'importe, je reviendrai; car j'ai quelques malades à voir.

JÉROME.

Et Dieu sait que vous ne les négligez pas!... Aussi on vous estime, on vous aime dans le pays.

ROMUALD.

C'est ma plus douce récompense!.. Je ne pourrai revenir que ce soir et même un peu tard.

JÉROME.

M. Launay, vous le savez, aime à veiller; il est enchanté lorsqu'on vient lui faire compagnie.

ROMUALD.

Eh bien, voilà qui est entendu. (Il reprend son chapeau.) Monsieur Jérôme, faites-moi donc sortir par le jardin, en même temps je prendrai la clé; de sorte qu'en revenant ce soir je n'aurai que la rue à traverser... et en deux pas je serai ici.

JÉROME.

C'est cela... c'est ainsi que M. de Saint-Valry vient presque tous les soirs... et cela m'arrange d'autant mieux que je suis un peu dormeur de mon naturel, et que par ce moyen je me trouverai exempt de veiller. Venez, monsieur Romuald.

ROMUALD, à part.

Advienne que pourra; pour réussir c'était le seul moyen.

(Ils sortent par le jardin. A peine sont-ils éloignés que Thérèse et Marie entrent par la porte du milieu.)

SCÈNE XV.

MARIE, THÉRÈSE.

MARIE.

Rassure-toi, ma bonne Thérèse... retourne plus tranquille auprès de ta mère... Si Mathurin tombe au sort... je parlerai à mon père; tu sais combien il est bon, et j'en suis sûre... il s'arrangera de manière à ce qu'il ne parte pas.

THÉRÈSE.

Oh! mam'selle Marie... si jamais je peux vous être bonne à quelque chose... croyez que mon cœur... ma reconnaissance...

MARIE, lui tendant la main.

Je te remercie, Thérèse.

THÉRÈSE.

Bien le bonjour, mam'selle Marie...

MARIE.

Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE, à part.

Courons vite dire ça à Mathurin... Oh! le pauvre garçon, comme il sera content! (Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

MARIE, seule.

Il est si doux de faire des heureux; pourquoi, lorsqu'on le peut, n'en pas toujours saisir l'occasion!... (Elle ôte son chapeau.) J'ai chaud... Je suis un peu fatiguée... (Elle s'assied.) En attendant le retour de mon père, achevons cette broderie... (Elle la prend sur une table, et se met à broder tout en parlant.) Que cette fête d'hier était belle!.. qu'il y avait de monde!... Je n'ai pas manqué une seule contredanse... (Elle cesse de broder.) Pourquoi donc monsieur Arthur de Saint-Valry, dont le père est intimement lié avec le mien... lui qui vient presque tous les jours ici... lui ordinairement si empressé, si galant avec moi... pourquoi ne m'a-t-il pas invitée une seule fois... c'est très mal... Je lui en veux beaucoup! je le bouderai... (Elle se remet à broder.—Arthur paraît sur le seuil de la porte.)

SCÈNE XVII.

ARTHUR, MARIE.

ARTHUR.

Pardon, mademoiselle...

MARIE, à part.

C'est lui!... (Elle se lève, jette sa broderie, et salue.) Monsieur...

ARTHUR.

Je n'ai pu résister, mademoiselle, à l'inquiétude qui m'agitait... Hier, à cette soirée où nous nous sommes trouvés ensemble, vous êtes partie de si bonne heure, que j'ai craint qu'une subite indisposition n'en fût la cause... Monsieur Launay est sorti depuis long-temps déjà, m'a-t-on dit... Me voilà presque rassuré sur son compte; mais vous, mademoiselle...

MARIE.

Je vous remercie, monsieur... J'ai craint pour mon père le trop de fatigue... vous savez que sa santé est chancelante, c'est pour cela que j'ai voulu me retirer de bonne heure.

ARTHUR.

Je suis bien aise que mes appréhensions ne soient pas fondées... mais lorsque je suis entré, mademoiselle... vous étiez occupée... je serais désolé de vous déranger... et malgré tout le plaisir que j'éprouve à vous voir, je préférerais me retirer plutôt que d'être importun.

MARIE.

Vous savez bien, monsieur Arthur, que vous ne serez jamais importun... (Arthur s'assied.) Depuis ces trois mois que vous êtes de retour de Paris, il vous a été facile de juger avec quel plaisir nous vous avons toujours accueilli; il ne doit, je pense, à cet égard vous rester aucun doute...

ARTHUR.

C'est vrai, mademoiselle; mais voulez-vous me permettre de vous dire ma pensée tout entière?

MARIE.

Je vous en prie, monsieur...

ARTHUR.

Eh bien, j'ai peur de ne devoir qu'à la politesse... aux convenances sociales, cet accueil qu'il me serait si doux de regarder comme une préférence accordée aux souvenirs de notre premier âge... avant que mon père ne m'envoyât à Paris pour y achever mon éducation, nous étions presque un frère et une sœur... Huit années se sont écoulées, et cependant malgré ces habitudes, ces idées nouvelles que donnent l'âge et l'absence... en vous revoyant, j'ai retrouvé dans mon cœur toutes ces premières impressions... (Mouvement de Marie.) Mais hélas! je crains bien, mademoiselle, d'être le seul à m'en souvenir encore!...

MARIE.

Non, monsieur; et mon père vous dira que ces premiers souvenirs que vous invoquez ont rempli plus d'une fois nos douces causeries... Il vous dira que bien des fois votre nom est venu se mêler aux regrets et aux larmes que nous donnions à ma pauvre mère... Et tous les vœux que nous formions alors, comme aujourd'hui, n'avaient qu'un seul but, votre bonheur!...

ARTHUR.

Mon bonheur!...

MARIE.

Mais revenons à cette fête... Le bal s'est-il prolongé bien avant dans la nuit?

ARTHUR.

Je l'ignore, mademoiselle; je me suis retiré presque aussitôt que vous...

MARIE.

Vous ne paraissiez pas vous y plaire beaucoup, vous étiez d'une tristesse...

ARTHUR.

Oh! non; dites plutôt qu'au sein de ce bruyant chaos je m'étais isolé pour être tout entier au bonheur qui me captivait... car au milieu de ce bruit... de ce monde... de ces salons étincelans de lumières, où la foule se heurtait, se croisait... parmi cet essaim de jeunes femmes et gracieuses et belles... il y en avait une, la plus belle de toutes, que mes regards cherchaient et suivaient partout sans pouvoir la quitter... Au froissement de sa robe... aux doux accens de sa voix... mon cœur palpitait agité.. mais elle, toute à la folle joie, toute au prestige qui l'entraînait, elle n'a pas compris ce mystère de l'ame... elle ne s'est pas aperçue que, détaché de sa ceinture... son bouquet en tombant fut ramassé par moi. (Il montre à Marie son bouquet de bal qu'il tenait caché dans sa poitrine.)

MARIE.

Ciel! le mien... (Elle reprend son bouquet.)

ARTHUR.

Oui, le vôtre... Mais bientôt, hélas! vous vous

Digitized by Google

êtes éloignée, et, avec vous, le charme qui me retenait. Alors j'ai fui du bal... mais pour ne songer qu'à vous... à vous seule... et lorsque le lendemain je vous revois, quand le hasard me place seul à vos côtés... c'est en tremblant que j'ose vous dire : Marie, je vous aime !...

MARIE, tressaillant.

Grand Dieu !... (Elle fait un mouvement pour s'éloigner. Arthur la retient doucement par la main.)

ARTHUR.

Oh ! par grace !... ne me fuyez pas, laissez-moi vous dire encore que ma joie la plus chère, mon bonheur le plus grand, seraient de vous consacrer ma vie !... Par pitié, Marie, ne repoussez pas mes vœux... avant que mon père ne connaisse ce sentiment saint et sacré... avant qu'il ne vienne le révéler au vôtre, en lui demandant la main de sa fille bien-aimée... oh ! laissez-moi croire qu'un refus ne sortira pas de votre bouche... Vous êtes émue... vous tremblez... Marie... Marie... un mot, rien qu'un mot... Vous vous taisez... ah ! si vous craignez de répondre... si votre cœur me permet d'espérer seulement... Marie, ce bouquet que vous m'avez repris... il parlera pour vous... Je vous en conjure... rendez-le-moi... oh ! rendez-le-moi !...

MARIE, après une légère hésitation.

Ce bouquet... (Elle baisse les yeux et donne en tremblant le bouquet à Arthur.) Le voilà... (Elle s'enfuit.)

SCÈNE XVIII.

ARTHUR, seul.

(Dans la plus grande joie.) Marie... Marie !... Elle s'enfuit... Mais ce bouquet... elle me l'a rendu... (Il le couvre de baisers.) O bonheur !... je suis aimé... Ne perdons pas un instant, courons trouver mon père... Je suis aimé, je suis aimé !... (Il sort.)

SCÈNE XIX.

JÉROME, PIERRE. Ils sortent ensemble de la chambre.

JÉROME, tenant un petit coffret.

Ce n'est pas trop mal arrangé... Et tu dis donc que tu as trouvé ce coffret dans un des côtés de la cheminée?

PIERRE.

Oui, monsieur Jérôme, au premier coup de marteau, il s'est fait un trou ousque j'ai trouvé ça... C'est pas lourd, toujours...

JÉROME.

Non, ma foi... (Il le pose sur la table.)

PIERRE, à part.

V'là ma commission faite... le reste ne me regarde plus, partons... (Haut.) Bien le bonjour, monsieur Jérome... je m'en vas...

JÉROME.

Attends, j'y songe, il y a encore quelque chose à faire à la grille du jardin... autant en finir aujourd'hui, viens avec moi...

PIERRE.

Volontiers, monsieur Jérôme.

(Ils entrent dans le jardin. A peine sont-ils sortis, que par la porte du milieu rentrent Launay et Marie.)

SCÈNE XX.

MARIE, LAUNAY, puis JÉROME.

LAUNAY.

Tu dis, Marie, que tes protégés?...

MARIE, passant son bras autour du cou de son père.

Ah ! mon père ! lorsqu'ils ont su ce que vous faisiez pour eux... leur joie a été si vive que vous en auriez été touché... Les larmes suffoquaient tellement ce pauvre Jacques et sa femme qu'ils ne pouvaient trouver une parole... Et leurs petits enfans !... ils étaient groupés autour de moi... ils me baisaient les mains en pleurant... ils bénissaient votre nom !... oh ! c'était bien touchant, mon père !... Ils doivent tous venir demain pour vous remercier, pour vour témoigner leur reconnaissance !...

LAUNAY.

Ainsi, te voilà bien contente ?

MARIE.

Oh ! oui, mon père... oui. (Elle saute au cou de son père et l'embrasse avec effusion.)

LAUNAY, cherchant à se dégager.

Laisse donc, Marie, laisse donc...

MARIE.

Je suis si heureuse !

LAUNAY.

C'est très bien, mais ce n'est pas une raison pour m'étouffer !...

MARIE, en posant le chapeau de son père sur la table, aperçoit le coffret.

Mon père... voyez donc... qu'est-ce que cela ?... (Elle le prend et l'apporte à son père.)

LAUNAY.

Je ne sais...

JÉROME, à la cantonade.

Demain, de bonne heure, entends-tu, Pierre?..

PIERRE, dans la coulisse et de loin.

Oui, monsieur Jérôme...

JÉROME.

Tire donc la porte de la grille... là, c'est ça... à demain... (Il se retourne et aperçoit Launay et Marie.)

MARIE.

Jérôme pourra nous dire ce que c'est, sans doute...

JÉROME.

Plaît-il, mademoiselle ?...

LAUNAY.

Sais-tu d'où vient ce petit coffret et qui l'a placé là ?...

Digitized by Google

JÉROME.

C'est moi, monsieur... Pierre le maçon l'a trouvé en travaillant à la cheminée de la chambre verte...

LAUNAY.

Ah!...

MARIE, cherchant à l'ouvrir.

Impossible... (Elle le secoue à son oreille.) Il y a pour sûr quelque chose dedans... Comment faire pour l'ouvrir?...

LAUNAY, le lui prenant des mains.

Donne... (Il prend un couteau qui se trouve sur la table et fait sauter la serrure; des papiers tombent à terre, Marie s'empresse de les ramasser et les donne à son père.)

MARIE.

Des lettres... ce n'est que cela... J'espérais tout autre chose...

LAUNAY, à part, et troublé.

(Il ouvre avec empressement une des lettres.) Cette écriture... (Il laisse échapper un cri de surprise.) Grand Dieu!...

MARIE s'approche vivement.

Qu'avez-vous, mon père?... qu'avez-vous?...

LAUNAY, se remettant tout à coup.

Moi... rien, rien... Marie, Jérôme... laissez-moi... sortez... je veux être seul...

MARIE.

Mais...

LAUNAY.

Laissez-moi, vous dis-je... allez... allez...

JÉROME, bas à Marie.

Ne l'irritez pas, mademoiselle... venez... venez...

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XXI.

LAUNAY, seul, puis JÉROME.

(Pendant cette scène, la nuit doit venir progressivement.)

LAUNAY.

C'est horrible!... (Parcourant une lettre.) Infamie!... La malheureuse!... le remords l'a tuée!... Lui, lui!.. de Saint-Valry!.. Mais cette enfant, Marie! Faut-il aussi que mon amour pour elle soit tari dans mon cœur?.. Faut-il que le père, comme l'époux, perde ses saintes illusions!... Ah! mon Dieu!.. mon Dieu!.. Mais ai-je bien lu? (Reprenant les lettres et les parcourant l'une après l'autre. Lisant.) « Comme vous, Élisabeth, je souffre, et connais le remords... Reprenez-vous à la vie; vivez pour moi, pour votre enfant... Depuis deux ans, depuis le jour où je vous vis pour la première fois... (Il cherche la date de la lettre.) 7 juillet 1775!... » Ciel soit loué!... (Pleurant.) Ma fille!... ma fille!... un rayon me luit encore au fond de cet abîme de désespoir!... C'est affreux!.. Cette femme a combattu, et le remords l'a emportée... Dieu l'a jugée!... mais lui, lui!... depuis qu'elle est morte, chaque jour il est venu; il m'a vu agenouillé près de son tombeau... Il m'a laissé mon culte et des regrets que je croyais saints!... Je me suis consumé dans les tortures de mon ame... et il ne s'est pas jeté à mes pieds, le visage contre terre!... et il ne m'a pas dit : Je suis un sacrilége!... Oh! c'est à le tuer! c'est à le tuer!... Élisabeth! Élisabeth!... était-ce pour me révéler cet horrible mystère que, pendant les transports de ton agonie et à travers ton délire, tu étendais vers moi tes mains tremblantes et me regardais avec ton œil égaré!... Oh! si tu m'avais tout dit, à ce moment suprême... je t'aurais pardonné, et je souffrirais moins!... (Après une pause.) Saint-Valry! Saint-Valry!... Il me faut tout ton sang... il me faut ta vie... Je n'attendrai pas une heure, pas une minute!... Il fait nuit!... nous nous battrons de plus près!... (Désignant une armoire, il l'ouvre et prend deux épées.) Et ma fille, ma pauvre Marie! sans la revoir!... oui... je n'en aurais pas la force!... Mais qui donc veillerait sur elle, si le sort venait à me trahir... La mort a si bien moissonné dans ma famille que nul n'est resté debout!... (Après une légère pause.) Romuald! (Il cache ses épées puis il sonne; Jérôme entre.) De la lumière, Jérôme...

JÉROME.

A l'instant, monsieur... (Il sort.)

LAUNAY, à lui-même.

Oui, Romuald; je ne saurais mieux choisir...

JÉROME, rentrant avec de la lumière.

Voici, monsieur Launay...

LAUNAY.

Je te remercie... Que fait ma fille?...

JÉROME.

Elle est rentrée dans son appartement...

LAUNAY.

C'est bien; tu peux te retirer aussi, je n'ai besoin de rien ce soir.

JÉROME, en sortant.

J'obéis, monsieur... (A part.) Il me paraît plus calme... Allons tranquilliser mademoiselle Marie.

SCÈNE XXII.

LAUNAY, seul.

(Il écrit rapidement et tout en parlant.)

Romuald... je te confie mon enfant... Si je ne dois plus la revoir... si l'amitié n'est pas un vain mot pour tous, sois fidèle aux dernières volontés d'un père. (Il continue à écrire en silence... La porte du jardin s'ouvre et Saint-Valry paraît; il entre sans être entendu de Launay... il descend la scène.)

SAINT-VALRY.

Launay... (A part.) Que fait-il donc?.. (S'approchant.) Launay...

Digitized by Google

LAUNAY, se levant vivement.

Vous... c'est vous, monsieur?

SAINT-VALRY, avec étonnement.

Qu'avez-vous?

LAUNAY, se calmant tout à coup et s'asseyant.

Attendez... je n'ai plus qu'à signer...

SAINT-VALRY.

Quoi donc?...

LAUNAY.

Mon testament...

SAINT-VALRY, dont l'étonnement augmente.

Votre testament!... et pourquoi?...

LAUNAY, se levant.

Parce qu'il est un homme que, tout à l'heure, je tuerai ou qui me tuera. Et cet homme c'est vous!...

SAINT-VALRY.

Moi?...

LAUNAY, le prenant par le bras et le courbant sur les lettres, qu'il lui fait regarder.

Regardez!... regardez donc!... (Tous deux s'éloignent l'un de l'autre et se regardent en silence.) (Avec une expression profonde.) Deux amis!... (Prenant les épées.) Ceci, maintenant!...

SAINT-VALRY.

Oh! jamais, monsieur!

LAUNAY.

Bien!... une trahison infâme, mon honneur foulé aux pieds, et puis... la peur!... Si nous avions des témoins, je vous souffletterais du plat de mon épée... mais ceci doit se passer entre nous!... nous emporterons le secret dans la tombe.. Venez!...

SAINT-VALRY.

Monsieur Launay, tout droit vous est acquis... Je suis le coupable, vous êtes le juge; vous voyez bien qu'il n'y a pas de combat possible entre nous!.. Laissez-moi m'éloigner, vous dire un éternel adieu... Je voulais quitter la Bretagne, votre présence me livrait au remords... J'ai souffert plus que vous... Quand votre main pressait la mienne, je frémissais, comme le criminel sous le fer brûlant qui le stygmatise!

LAUNAY.

Voilà donc la vieillesse que tu nous as faite!... Pour toi, un infâme mensonge sous les dehors de la sainte amitié... Pour moi, un regard de honte sur le passé, un regard de désespoir sur les derniers jours qui me restent!... Ah! monsieur de Saint-Valry, qui nous aurait dit qu'à l'âge où nous sommes nous aurions à vider une querelle de mari trompé, comme à vos beaux jours de Paris et de Versailles?... Mais il y a au fond de ceci mon honneur d'abord, et puis, monsieur, ces misérables apparences dont vous m'avez entouré... Il y a une sainte illusion flétrie, traînée dans la boue!... Il y a un tombeau devant lequel vous avez passé avec moi... C'est pour cela surtout que je vous hais, que je veux essayer de vous tuer!... Allons!

SAINT-VALRY.

Et votre fille, monsieur?

LAUNAY.

Je te défends de prononcer son nom!... Prends cette épée.

SAINT-VALRY.

Je ne fus jamais un lâche... Jamais un adversaire ne m'a dit impunément: Venez... Déjà ma main a plus d'une fois frappé à mort... mais avec vous, monsieur... jamais! Le remords vous a trop vengé, déjà... S'il vous faut du sang à tout prix, voilà ma poitrine... frappez... Mais avec vous... jamais, vous dis-je... Je ne me battrai pas.

LAUNAY.

Ainsi tu as fait l'outrage et tu refuses la réparation... misérable!

SAINT-VALRY.

Laissez-moi m'éloigner.

LAUNAY.

Et en partant tu me laisseras le désespoir... Tu ne vois donc pas que ma raison s'égare... Tu te battras!

SAINT-VALRY.

Jamais! (Il ouvre la porte du jardin, Launay le retient.)

LAUNAY.

Jamais!... eh bien, meurs donc! (Il le frappe.)

SAINT-VALRY, en tombant.

Ah! que Dieu vous pardonne!

LAUNAY, pâle et défait, se jetant sur le corps de Saint-Valry, et d'une voix étouffée.

Saint-Valry! Saint-Valry!... (La porte du jardin s'est ouverte, et Romuald, les bras croisés, paraît sur le seuil.)

ROMUALD.

Et il ne s'est pas défendu!

LAUNAY, épouvanté.

Romuald!.. Ah! secourez-le, secourez-le! (Ils se regardent un instant en silence.)

ROMUALD, se penchant sur le corps de Saint-Valry et posant sa main sur son cœur.

Mort!

LAUNAY, d'une voix étouffée.

Mort!... Il m'avait déshonoré... ma raison s'est perdue... Ah! Romuald, que n'êtes-vous venu quelques instans plus tôt! (Il va vers la table, prend la lettre qu'il a écrite à Romuald, et la lui donne.) Prenez... A vous, Romuald... à vous la tutelle de mon enfant... car, moi aussi, je dois mourir maintenant. (Il veut se frapper de son épée, Romuald la lui arrache.)

ROMUALD.

Arrêtez... votre crime ne sera pas effacé par votre mort... le déshonneur retombera toujours sur votre fille.

LAUNAY, troublé.

C'est vrai... O mon Dieu!... Eh bien, que faire?

ROMUALD.

Attendez. (Il souffle la bougie.)

LAUNAY.

Que voulez-vous?

ROMUALD.

Vous sauver.

Digitized by Google

LAUNAY.

Comment ?

ROMUALD.

Je vous le dirai... Aidez-moi... enlevons ce cadavre.

LAUNAY.

Moi ! oh ! non... j'ai peur, Romuald.

ROMUALD.

Il le faut... silence !.. (Il le prend par la main et l'attire du côté du cadavre, en le lui désignant du doigt. Launay, tremblant d'émotion, peut à peine se soutenir. Arrivé près du cadavre, il tombe à genoux.)

(Le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Un salon. Portes au fond. Portes latérales. — Pour ameublement, des fauteuils, un canapé, des chaises, une table et une bibliothèque.

La scène se passe dans la maison de Launay.

SCÈNE I.

MARIE, JÉROME.

MARIE, à Jérôme, qui regarde au dehors, et qui referme aussitôt la porte.

Sommes-nous bien seuls, mon bon Jérôme ?

JÉROME.

Oui, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et mon père ?

JÉROME, lui indiquant la porte de gauche.

Il est là-bas... dans sa chambre, au bout de la grande galerie, avec les principaux électeurs de la bourgade. Mais voyons, mademoiselle, qu'avez-vous à me dire ?

MARIE, fondant en larmes et se laissant tomber sur un siége.

Oh ! Jérôme, je suis bien malheureuse !

JÉROME.

Vous pleurez ! au nom du ciel, expliquez-vous ?

MARIE.

Mon Dieu ! donnez-moi la force... Je n'oserai jamais.

JÉROME.

Doutez-vous de moi, mademoiselle Marie ?

MARIE, lui serrant la main.

Oh ! non, non.

JÉROME.

Je vous en conjure, parlez... Voyez, mademoiselle, je tremble d'inquiétude.

MARIE.

Bon Jérôme ! (Se remettant par degrés.) Il le faut d'ailleurs... Viens, assieds-toi là. (Jérôme s'assied sur un fauteuil à côté de Marie.) Il y a dix-huit mois environ, lorsque mon père, pour rétablir sa santé affaiblie, partit avec M. Romuald pour parcourir la Suisse et l'Italie, tu sais que malgré mes instantes prières il ne voulut pas m'emmener avec lui, et qu'il me confia aux soins de ma tante, qui était venue s'installer ici. A cette époque, nous étions intimement liés avec ce pauvre M. de Saint-Valry, qu'on trouva assassiné à deux pas de sa maison, sur le chemin de Nantes, sans que depuis les recherches qui ont été faites aient abouti à quelque résultat. Tout aux devoirs et aux chagrins que lui causait la mort de son père... M. Arthur de Saint-Valry, qui d'ordinaire nous visitait souvent... fut plusieurs semaines sans revenir... Un jour il se présenta, bien triste, bien désolé... Il tenait une lettre à la main... c'était mon père qui la lui avait écrite... Après qu'on m'eut fait sortir, ils eurent ensemble un entretien qui, je l'ai su depuis, avait pour but de prévenir M. Arthur que toutes relations devaient cesser entre eux, l'entrée de notre maison lui étant interdite. Vainement M. Arthur voulut-il savoir pourquoi on le chassait ainsi, il fut contraint de se retirer, sans que même aujourd'hui encore il puisse en soupçonner le motif... Quelques jours après, mon père s'était éloigné. Ma tante avait reçu toutes ses instructions; elle avait juré de bien veiller sur moi... Mais, hélas ! Jérôme, M. Arthur et moi nous nous aimions !... Malgré la défense de mon père, je n'eus pas le courage de résister au désespoir, aux larmes de celui que j'aimais... et chaque jour à l'insu de ma tante... qui, vieille et infirme, ne pouvait sans cesse m'accompagner... je revis celui que je devais fuir... Dieu m'a cruellement punie, Jérôme... car le désespoir et la honte suivirent de près cette première faute, et si je ne suis pas morte, c'est que dans mon déshonneur un devoir saint et sacré me condamnait à vivre pour l'enfant que Dieu m'avait donné !

JÉROME.

Ciel ! qu'avez-vous dit ?

MARIE.

La vérité !... Dans mon affreuse situation... craignant l'inflexibilité de ma tante... tremblant qu'elle n'instruisît mon père... c'est à Thérèse... c'est à ta nièce que j'eus recours... Elle eut pitié de mon infortune, et, grace à elle, j'ai pu cacher ma faute à tous les yeux... Cet enfant, auquel j'ai donné le jour, je le lui ai confié; c'est elle qui le cacha et le fit élever dans une ferme isolée.

Digitized by Google

JÉROME.

Bien, bien.

MARIE.

Arthur, toujours bon, toujours généreux, ne demandait au ciel qu'une seule grace, le retour de mon père, qu'il espère fléchir... Car, vois-tu, Jérôme, il m'aime plus que jamais, et il ne sera heureux que le jour où il pourra me conduire à l'autel pour me donner son nom.

JÉROME.

A la bonne heure.

MARIE.

Dans cette triste situation, moi aussi, j'en étais venue à désirer le retour de mon père; car j'espérais, comme Arthur, qu'il se laisserait fléchir... Hier, enfin, il est arrivé... et juge de la fatalité qui me poursuit! pour terminer des affaires de la plus haute importance et recueillir la succession de son père, Arthur est parti depuis huit jours pour Paris.

JÉROME.

Malheur!

MARIE.

Ce matin, aux premiers rayons du jour, j'entends frapper doucement à la porte de ma chambre, du côté du jardin. Je reconnais la voix de Thérèse... je me lève, j'ouvre... Pâle et tremblante, elle entre.... dans ses bras j'aperçois mon enfant.... J'interroge Thérèse.... et elle m'apprend alors que la nourrice de mon fils vient d'expirer subitement... et que ne sachant quel parti prendre... à tout hasard, elle me l'apportait, jusqu'au moment où nous aurions décidé ce qu'il nous restait à faire.

JÉROME.

Et quoi! il est là... dans cette chambre?

MARIE.

Oui, Jérôme, et juge de mon inquiétude... Si d'un instant à l'autre mon père venait à entrer là... s'il le voyait... Vainement Thérèse, qui est là près de mon fils, m'a-t-elle, dans son dévoûment pour moi, autorisée à dire que cet enfant était le sien... tu comprends que je ne puis accepter... Et d'ailleurs je me trahirais, je n'oserais pas... Alors, j'ai pensé à toi, mon bon Jérôme... Je me suis dit: Nous sommes là deux pauvres femmes ne sachant que faire, que résoudre; il nous viendra en aide... Je t'ai appelé, je t'ai confié le secret de mon honneur et de ma vie, et je te demande en grace d'avoir pitié de moi... car ma tête est perdue, et si tu m'abandonnes... Jérôme, je crois que je deviendrai folle... je crois que je vais mourir!

JÉROME.

Remettez-vous, mademoiselle Marie. Craignez d'éveiller le soupçon dans le cœur de votre père... Il faut gagner un peu de temps, attendre que M. Arthur soit revenu... alors, nous nous concerterons ensemble sur le moyen le plus efficace... Vous avez en moi, mademoiselle, je vous le répète, un ami... bien dévoué. Je vous ai vue naître, je ne veux pas vous voir devenir folle... ni mourir de désespoir!... Allons, allons, un peu de courage!... Soyez tranquille, j'aurai soin de votre enfant comme j'ai eu soin de vous quand vous étiez toute petite.

MARIE, avec amertume.

Ah! Jérôme... à côté des remords qui suivirent ma faute, j'éprouve un châtiment bien cruel... Je suis mère et je ne puis avouer mon enfant!

JÉROME.

Allons, allons, plus de ces idées-là... M. Launay vous aime de toute l'affection d'un père... il se laissera toucher, vous dis-je... (Bruit dans la coulisse.) Le voici.

MARIE, avec effroi.

Mon père!...

JÉROME.

Calmez-vous, essuyez vite ces larmes que je vois dans vos yeux... Si vous n'avez pas plus de force que cela, tout est perdu, et je ne réponds de rien!.. Je vais m'occuper de votre enfant.

(Marie se remet par degré. Jérôme sort. Marie rentre chez elle. Launay entre avec les électeurs.)

SCÈNE II.

LAUNAY, JACQUES, CULTIVATEURS, FERMIERS, ELECTEURS.

LAUNAY, aux électeurs.

Je vous remercie, messieurs, d'une démarche qui m'honore... Veuillez faire agréer à tous les électeurs qui vous ont envoyés, mes sentimens de reconnaissance... Je regrette que ma santé ne me permette pas d'accepter cette noble mission... cette dignité populaire dont vous voulez m'investir... c'est un trop lourd fardeau pour mes faibles forces. Pour bien accomplir sa tâche, le député doit faire pour ainsi dire un travail assidu de ses nuits; de ses jours une lutte continuelle... A chaque instant sur la brèche... debout au milieu des feux croisés du pouvoir... il doit défendre contre tous les empiétemens les intérêts du peuple, et faire respecter la dignité du pays. Dans la plus grande abnégation de soi-même et des siens... il doit encore, pour la prospérité de sa mère-patrie, être comme un laboureur à la charrue... creuser sans cesse des sillons... mourir s'il le faut à la peine... et ne jamais oublier que la semence de la liberté, comme le blé de la terre, doit toujours par ses soins donner au peuple une large moisson!... C'est à regret que je refuse... mais ma conscience me l'ordonne, c'est une résolution irrévocable... Mais si mon opinion peut être de quelque poids pour vous... ces suffrages que vous m'offrez, croyez-moi, reportez-les sur Romuald, voilà l'homme qu'il vous faut choisir! Adieu, messieurs.... adieu....

(Launay, après avoir accompagné les électeurs, est venu s'asseoir triste et rêveur sur le devant de la scène.)

Digitized by Google

MARIE, qui est entrée et qui a entendu les derniers mots de Launay, à part.

Cet honneur, dont il est si jaloux, je l'ai souillé, moi... et quand il saura...

SCÈNE III.

LAUNAY, MARIE.

LAUNAY, à part.

Oh! oui, je devais refuser!... A moi... un tel honneur!... à moi... dont la main est rouge encore du sang que j'ai versé... car il ne s'est pas défendu, ce sont les paroles de Romuald... et sans cesse ma conscience me les répète ces formidables paroles... Il ne s'est pas défendu!... (Sa tête retombe sur sa poitrine.)

MARIE, à part.

Après dix-huit mois d'absence, je revois mon père... et j'hésite à m'élancer dans ses bras... La honte me cloue à cette place, immobile et glacée...

LAUNAY, à part.

La présence de ma fille sera peut-être un baume salutaire à ce mal qui me déchire...

MARIE, à part.

Comment l'aborder... Je frémis... j'ai peur!...

LAUNAY, à part.

Si j'allais parler dans un de ces momens où ma tête s'égare... Oh! si ma fille allait surprendre ce secret affreux!...

MARIE, à part, en le considérant.

Cet abattement... cette tristesse... (Faisant un pas pour aller à son père, et reculant aussitôt.) Je n'ose...

LAUNAY, dont la physionomie exprime une vive agitation, se lève tout d'un coup; il se retourne si brusquement qu'il se trouve face à face avec Marie; en exécutant ce mouvement, il a dit d'une voix forte et émue:

Allons... Ma fille!... (Il s'arrête et considère Marie.)

MARIE, en entendant l'exclamation violente de son père, est tombée à genoux en tremblant d'effroi et en laissant échapper ce cri:

Mon père!...

(Ils se regardent un instant en silence tous les deux. La figure de Launay doit exprimer à la fois la terreur et la surprise de voir sa fille qu'il ne savait pas là... celle de Marie la crainte de voir sa faute connue de son père.)

LAUNAY, à part.

Aurait-elle entendu?...

MARIE, de même.

Soupçonnerait-il?

LAUNAY.

Marie, pourquoi cet effroi?...

MARIE.

Mon père, pourquoi cette colère?...

LAUNAY.

De la colère; mais non, mes bras te sont ouverts... viens donc.

MARIE.

Mon père!... (Elle s'élance dans les bras de son père qu'elle embrasse.)

LAUNAY.

Mon enfant!.. (A part.) Elle ne sait rien...

MARIE, de même.

Il m'aime toujours!...

LAUNAY.

Chère Marie... tu hésitais à venir à moi... et c'est à peine, en arrivant hier, si j'ai pu te presser sur mon cœur... Oh! laisse-moi me dédommager... (Il l'embrasse tendrement.) Qu'as-tu donc?.. Pourquoi cette pâleur... souffres-tu?...

MARIE, s'efforçant d'être joyeuse.

Non, mon père... je suis bien heureuse de vous revoir!

LAUNAY.

Ah! je devine... tu es fâchée contre moi, sans doute... tu me boudes d'avoir été si long-temps séparé de toi... mais ton souvenir ne m'as pas quitté... je pensais sans cesse à ma fille chérie... Elle me manquait... et si je suis de retour... c'est pour toi... pour toi seule...

MARIE.

Vous êtes si bon!

LAUNAY.

Si j'ai été si long-temps absent, sais-tu pourquoi?... oh! je puis te le dire à présent que le danger est passé... j'ai été frappé par une maladie longue et cruelle.

MARIE.

Grand Dieu!

LAUNAY.

Je n'ai pas voulu t'affliger, j'avais défendu qu'on t'écrivit... Je connais la bonté de ton ame, l'affection que tu me portes est profonde... je voulais t'épargner l'agonie de ton père... Grace aux soins généreux et dévoués de Romuald... j'ai pu te revoir, t'embrasser encore... aussi y a-t-il là pour lui (Il met la main sur son cœur.) une reconnaissance que rien ne saurait affaiblir.

MARIE.

Vous avez raison, mon père, la mienne aussi lui est à jamais acquise.

LAUNAY.

Bien, ma fille... je suis heureux de t'entendre parler ainsi. Désormais, si j'avais à m'éloigner encore, je ne veux plus avoir à trembler pour toi... Quand ma dernière heure sera venue, je veux mourir tranquille sur la destinée de ma fille bien aimée... je veux enfin, Marie, te donner un époux...

MARIE.

Juste ciel!...

LAUNAY.

Je te dirai à ce sujet quelles sont mes idées... qui j'ai choisi... car mon choix est fait...

MARIE.

Quoi, mon père!... sans avoir consulté mon cœur?

Digitized by Google

LAUNAY.

Rassure-toi, toutes tes craintes s'évanouiront... tu m'approuveras... j'en suis sûr... Jamais, d'ailleurs... je ne voudrais te contraindre.

MARIE.

Oh! non, n'est-ce pas, mon père?... jamais... Je me rappelle que vous m'avez dit encore qu'autrefois on avait voulu vous marier contre votre gré... et, bien que celle à qui l'on vous destinait fût riche et belle... vous n'avez pas voulu consentir... vous avez résisté... parce que votre cœur était à une autre... parce qu'enfin vous aimiez ma mère...

LAUNAY, tressaillant.

Ta mère!..

MARIE.

Et vous avez bien fait pour votre bonheur, car ma mère était douce et bonne, et son amour...

LAUNAY.

Silence, Marie, silence... je le veux...

MARIE.

Eh quoi!

LAUNAY.

Je vous l'ordonne... Votre mère!.. (Se calmant tout à coup et à part.) Ah! qu'allais-je dire? Insensé!... que ce secret me ronge le cœur, mais qu'il n'en sorte pas... Pauvre enfant... ah! je ne veux pas qu'elle ait à rougir au nom de sa mère! (Il prend son chapeau et va pour sortir... Marie le retient avec crainte et douceur.)

MARIE.

Mon père... vous me quittez... vous êtes fâché contre moi?.. Oui, je conçois... Mon Dieu! si j'avais réfléchi... je ne vous eusse pas parlé de ma mère... (Launay tressaille... mais il se remet presque aussitôt.) J'ai réveillé trop brusquement votre douleur... Pardonnez-moi...

LAUNAY.

Oui, ma fille .. je te pardonne... oui. (Il l'embrasse.)

MARIE.

Vous pleurez...

LAUNAY, sortant vivement.

Au revoir, Marie!... au revoir...

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Cette émotion... cette brusque colère... tout ce qu'il m'a dit... oh! mille idées confuses se croisent, se heurtent dans ma tête... Arthur... oh! reviens vite... viens m'enlever à mon inquiétude... viens m'arracher à mon effroi!...

SCÈNE V.

MARIE, ARTHUR.

ARTHUR, entrant.

Marie! Marie!

MARIE, se retournant.

Arthur!...

ARTHUR.

Chère Marie!

MARIE.

Ah! puisqu'il t'a ramené, Dieu m'a prise en pitié...

ARTHUR.

J'arrive à l'instant; Jérôme m'a tout dit... le retour de ton père... ton inquiétude, ton désespoir... Avant tout, j'ai voulu te voir, m'entendre avec toi.

MARIE.

Mon Dieu! si mon père allait rentrer...

ARTHUR.

Rassure-toi, Jérôme veille pour nous.

MARIE.

Eh bien! mon ami... qu'avez-vous résolu?

ARTHUR.

Ce que m'inspire mon amour pour toi, pour notre enfant... tout essayer pour fléchir ton père...

MARIE.

Arthur, depuis son retour, les espérances que j'avais gardées s'évanouissent... Tant qu'il fut éloigné j'avais foi en sa bonté pour sa fille; maintenant, je n'ai sous les yeux que ma faute et sa colère... je n'oserais lui dire que, devant Dieu et sur l'honneur, Arthur de Saint-Valry est devenu mon époux!...

ARTHUR.

Ton époux, le père de ton enfant, Marie? n'est-ce pas là un double devoir dont la sainteté me fera passer à travers tous les obstacles?... Je réveillerai cette vieille amitié qui unissait ton père à mon malheureux père... il me verra suppliant et lui demandant le bonheur, le repos de ta vie, de la mienne... et je réussirai, Marie, je réussirai.

MARIE.

Dieu le veuille, Arthur!

ARTHUR, montrant une lettre qu'il tire de sa poche.

Je lui ai écrit à la hâte : je ne lui dis pas tout, Marie, mais je le prépare à l'aveu que je veux lui faire, aux prières que je veux lui adresser. Jérôme m'a dit que notre fils était près de toi... où est-il? que je le voie... que je l'embrasse...

MARIE.

Là... dans ma chambre. (Elle ouvre la porte; Arthur veut entrer, elle le retient.) Arrête, Arthur! il repose... Oh! ne l'éveille pas, ce pauvre petit ange... Il dort... et la mort peut-être plane sur lui...

ARTHUR.

Que dis-tu?

MARIE.

Je suis folle, mais de si étranges pressentimens viennent m'assaillir...

ARTHUR.

Calme-toi, je t'en conjure, calme-toi.

MARIE.

Oui, Arthur, oui.

ARTHUR.

Ton père est bon; mais ne redoutes-tu pas son

Digitized by Google

premier mouvement de violence... Notre enfant qui est là !.. et si, avant de m'avoir entendu, il venait à s'apercevoir...

MARIE.

Eh bien ! je le mettrais à ses pieds, et peut-être en le voyant aurait-il pitié de l'enfant et de la mère !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JÉROME, puis THÉRÈSE.

JÉROME, accourant.

Vite, vite, monsieur Arthur, voici M. Launay et M. Romuald qui viennent.

MARIE.

Séparons-nous.

ARTHUR, à Jérôme.

Jérôme, prenez cette lettre... remettez-la à M. Launay, puis, venez me retrouver... venez me dire...

JÉROME.

Oui, comptez sur moi, donnez. (Il prend la lettre.) Pour ne pas les rencontrer, passez par le jardin.

MARIE.

Thérèse va le conduire.

ARTHUR.

C'est cela.

JÉROME.

Thérèse ! Thérèse !

THÉRÈSE, paraissant.

Mon oncle...

(Jérôme parle bas à Thérèse.)

ARTHUR.

Au revoir, Marie !

MARIE, à Arthur.

Quoi qu'il advienne, à toi pour toujours...

THÉRÈSE, à Arthur.

Venez, venez vite !

JÉROME, à Marie.

Allez, mamzelle, allez...

Marie rentre dans sa chambre ; Arthur et Thérèse sortent.)

SCÈNE VII.

JÉROME, seul.

Cette lettre, je ne la remettrai à M. Launay que lorsqu'il sera seul... Je ne sais pas, mais je commence à avoir d'étranges idées... Je n'aime pas beaucoup un médecin qui s'occupe de politique, et qui veut arriver à autre chose qu'à guérir des malades. (Il entre dans la chambre à droite. Launay entre en scène en donnant le bras à Romuald.)

SCÈNE VIII.

LAUNAY, ROMUALD.

LAUNAY.

Oui, Romuald, les orages de l'ame... ont amené l'abattement du corps... toutes mes forces s'en vont. (Il s'assied tristement.)

ROMUALD.

Eh quoi ?... vous voilà encore retombé dans votre épuisante rêverie... Est-ce donc là ce que vous m'aviez promis ?

LAUNAY.

Ah ! j'ai trop présumé de mes forces ; Romuald, j'ai eu tort de revenir ici.

ROMUALD.

Vous l'avez exigé...

LAUNAY.

Ah ! c'est horrible de se traîner à travers une existence décolorée... morne... odieuse !

ROMUALD.

Allons, du courage, songez à votre fille, Launay !

LAUNAY.

Oui, ma fille, je l'aime !... Et pourtant, c'est affreux ; mais, si grande que soit ma tendresse paternelle, elle ne peut combler l'abîme de ma vie... J'ai été frappé au cœur d'une blessure contre laquelle tout baume est impuissant, de même que votre art échouera contre ce malaise physique qui m'emporte... Serait-ce donc, mon Dieu, que toujours, et même pour la plus sainte cause, l'homicide doit être puni par le remords ?... En vain m'avez-vous entraîné vers des pays lointains ; partout le sang versé reparaissait à mon imagination ; partout je pleurais amèrement les illusions sacrées qui tombèrent un jour pour me laisser voir l'adultère ; partout une terreur inquiète me montrait des juges qui me demandaient compte de celui que j'ai frappé !

ROMUALD.

Quel tribunal pourrait vous citer ?... seul, je suis dépositaire de ce secret de sang et de mort... et vous ne doutez pas de moi, j'espère ?...

LAUNAY, lui serrant la main.

Moi... grand Dieu !...

ROMUALD.

Alors, pourquoi nourrir de si funestes inquiétudes... elles vous rongent... Tout ne s'est-il pas heureusement passé ?... nul soupçon n'est venu vous atteindre, et le cadavre de Saint-Valry, porté par nous, trouvé par les passans sur les pierres de la voie publique, n'a servi qu'à grossir ces événemens enveloppés d'un impénétrable mystère !...

LAUNAY.

Oh ! ne me rappelez pas cette épouvantable nuit !... J'ai transporté avec vous ce cadavre tout sanglant... je l'ai osé... je l'ai pu... moi qui l'avais assassiné !...

Digitized by Google

ROMUALD.

Pour sauver votre honneur, il le fallait!...

LAUNAY.

Ah! votre dévoûment pour moi...

ROMUALD.

Que ne puis-je le prolonger!

LAUNAY.

Que voulez-vous dire?

ROMUALD.

Cela est triste à penser; mais la carrière où je vais entrer malgré moi... et pour obéir à mes devoirs de citoyen, va sans doute m'éloigner de vous!

LAUNAY.

Vous éloigner...

ROMUALD.

Je le crains.

LAUNAY.

Oh! non, Romuald, nous ne nous séparerons pas.

ROMUALD, à part.

Allons, allons, je suis indispensable: c'est bien.

LAUNAY.

S'il faut que vous partiez, nous vous suivrons. C'est entre vous et ma fille qu'il faut que je vive, que je veux mourir... Quoi que je fasse, jamais je ne me croirai quitte envers vous... Cet acte de tutelle que je vous ai remis et qui vous donne tout droit sur ma fille dans le cas ou je viendrais à mourir, je veux le remplacer par celui-ci.

(Il tire un papier de sa poche et le donne à Romuald.)

ROMUALD.

Qu'est-ce donc?

LAUNAY.

Voyez...

ROMUALD ouvre le papier, il le parcourt des yeux d'abord.

Un contrat de mariage!... Marie!...

LAUNAY.

Demain, j'aurai acquitté une dette sacrée... demain Marie sera votre femme.

ROMUALD.

Ma femme!... (A part.) Je savais bien que j'y viendrais...

LAUNAY.

Mais quoi, vous ne me répondez pas? Feriez-vous retomber sur mon enfant l'horreur que je dois vous inspirer et que par pitié vous me cachez sans doute?

ROMUALD.

Oh! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, Launay. Je suis votre ami... je vous plains... et vous avez bien lu dans mon cœur... oui, j'aime votre fille... mais je n'aurais jamais osé prétendre... Mais elle, Marie, l'avez-vous consultée... pensez-vous...

LAUNAY.

Ma fille connaît ma tendresse, elle sait que je ne veux que son bonheur... d'ailleurs, sans vous nommer, je l'ai préparée déjà. Demain, vous dis-je, Marie, sera votre femme... et mes deux enfans ne me quitteront plus!.. (Prenant la main à Romuald.) Veillez bien sur elle... ne lui dites jamais... (Il cache sa tête dans ses mains et va pour s'éloigner.)

ROMUALD, le retenant.

Launay, vous me quittez?

LAUNAY.

Oui, je me sens accablé... un peu de repos m'est nécessaire. (Il prend une petite sonnette qui est sur la table et l'agite. Jérôme paraît.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉROME entrant.

Vous avez appelé, monsieur Launay?

LAUNAY.

Oui, Jerôme, je voudrais rentrer dans mon appartement, et puisque te voilà... tu vas m'aider?...

JÉROME.

Bien volontiers, monsieur Launay. (A part.) Je profiterai de l'occasion pour lui remettre la lettre de M. Arthur.

LAUNAY, bas, à Romuald en lui prenant la main.

A demain... venez de bonne heure... j'aurai tout dit à ma fille... demain je vous céderai tous mes droits.

ROMUALD.

A demain.

(Launay prend le bras de Jérôme et sort avec lui.)

SCÈNE X.

ROMUALD seul.

Enfin me voilà donc arrivé au but de tous mes désirs... voilà donc mes deux ambitions satisfaites: honneurs et richesse! Et dire que si long-temps je me suis ployé à un travail assidu... j'ai marché avec persévérance et courage dans cette route ardue que les hommes appellent l'honneur sans qu'un rayon de félicité vînt illuminer ma vie. Le hasard me jette entre les mains le déshonneur d'un homme... Une infernale pensée se glisse dans mon ame... je l'accomplis... Jeté dans la voie du mal... je marche, et en dix-huit mois à peine, mon bonheur dépasse la somme de mes désirs!.. Si pourtant quelque obstacle imprévu... si un de ces événemens qui dérangent les combinaisons les plus habiles, venait à s'élever tout à coup .. Oh! c'est une grande partie que je joue-là. . et s'il me fallait la perdre... (Tirant de sa poche un flacon qu'il regarde.) Eh! mon Dieu! avec quelques gouttes de ce poison tout serait dit. (Remettant le flacon dans sa poche et souriant.) A quoi vais-je m'arrêter?... quand je touche au but, quand tout m'a souri... pourquoi douter maintenant... Allons, Romuald, allons, veille avec soin, et quand la destinée se

Digitized by Google

montre favorable... marche, marche toujours... agis sans retard, sans crainte et sans remords!... (Bruit dans la coulisse du côté de la chambre de Launay.)

SCÈNE XI.

ROMUALD, LAUNAY, JÉROME.

LAUNAY, avec colère, il tient une lettre à la main.

Non, jamais, qu'il ne se présente pas ici, je ne veux pas... je ne veux pas.

JÉROME, à part.

Pauvre Mlle Marie, mon Dieu! mon Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ROMUALD, LAUNAY.

LAUNAY, tombant assis dans un fauteuil.

Dérision du sort!

ROMUALD allant à lui.

Qu'avez-vous, Launay?

LAUNAY.

Ah! Romuald...

ROMUALD.

Cette agitation... cette colère... pourquoi?

LAUNAY.

Il a osé m'écrire...

ROMUALD.

Qui?...

LAUNAY.

Arthur de Saint-Valry.

ROMUALD.

Lui!

LAUNAY.

Il me demande la main de ma fille.

ROMUALD.

Sa main...

LAUNAY.

Il l'aime... Il en est aimé, dit-il.

ROMUALD.

Aimé!...

LAUNAY.

Il a osé écrire cela... il l'a écrit!.. Oh! mais il ment... il ment.

ROMUALD.

Qui sait si pendant votre absence... Marie peut-être...

LAUNAY.

Ah! vous me faites frémir... tout mon sang se soulève à cette pensée... Arthur de Saint-Valry. Oh! non, Marie ne peut avoir désobéi à son père. Ils ne se sont pas revus... elle ne l'aime pas! elle ne l'aime pas. (Il se dirige vers la porte de la chambre de Marie, il l'ouvre et l'appelle.) Marie! Marie!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE entre en scène, et s'arrête sur le seuil de la porte.

Mon père...

ROMUALD, à part.

Contiens-toi, mon cœur...

LAUNAY, à part.

Je tremble.

MARIE, à Launay.

Que me voulez-vous?

LAUNAY.

Approchez... prenez cette lettre. (Il la lui tend.)

MARIE, à part.

La lettre d'Arthur.

ROMUALD, bas, à Launay.

Elle a tressailli.

LAUNAY.

Lisez... (Il lui indique l'endroit.) là!...

MARIE, à part.

Je me sens mourir.

ROMUALD, bas, à Launay.

Cette émotion... plus de doute, ils s'aiment?

LAUNAY.

J'écoute : lisez donc.

MARIE, à part.

Mon Dieu, ne m'abandonnez pas! (Haut, d'une voix émue.) « Pendant de longues années nos deux » familles furent unies par les liens de la plus » tendre amitié; c'est au nom de cette amitié sainte » que je vous adjure aujourd'hui... J'aime mademoi- » selle Marie... j'en suis aimé... »

LAUNAY.

Assez... Maintenant, voyez la signature... (Marie le regarde sans répondre. Launay lui touchant le bras.) Eh bien?...

MARIE.

Arthur de Saint-Valry...

LAUNAY, lui reprenant la lettre.

Qu'avez-vous à répondre maintenant?...

MARIE.

Mon père...

LAUNAY.

Ce qu'il a écrit, cet homme...

MARIE, tombant à genoux.

C'est la vérité...

LAUNAY.

Grand Dieu!

ROMUALD, bas à Launay.

Vous voyez...

LAUNAY.

Vous l'avouez donc?...

MARIE.

Oui, mon père!...

LAUNAY.

Malheureuse! Ainsi, il a dit vrai celui qui m'a écrit cette lettre... cette lettre que je foule aux pieds...

Digitized by Google

MARIE.

Mon père...

LAUNAY.

Silence!... Relevez-vous... (Marie se relève toute tremblante.) Ce matin je vous ai dit que mon choix était fait... Eh bien, (Désignant Romuald.) voici l'époux que je vous destine.

MARIE.

Monsieur Romuald!...

LAUNAY.

Il a reçu ma parole... C'est à l'instant même que vous allez signer ce contrat... (Il la prend par la main et l'attire vers la table, d'une main il lui présente une plume... et de l'autre il lui indique le contrat.)

MARIE.

Mon père... je vous conjure...

LAUNAY.

Je le veux!...

MARIE.

Mais ce matin vous m'avez dit aussi que vous ne voudriez jamais contraindre ma volonté...

LAUNAY.

Quand un enfant est assez aveugle pour méconnaître les droits d'un père... qui ne veut que son bonheur... un père doit devenir inflexible.

MARIE, allant à son père.

Inflexible... mon père!...

LAUNAY.

Signez, vous dis-je...

MARIE.

Eh bien, c'est à vous que je m'adresse, monsieur Romuald; vous m'avez entendu... j'en aime un autre.

ROMUALD.

Un autre!... Après un tel aveu, mademoiselle, il ne me reste plus qu'à me retirer... et cependant... Adieu, Launay...

LAUNAY, le retenant.

Romuald... elle va se repentir... elle va céder...

MARIE.

Je vous conjure au nom de ma mère...

LAUNAY.

Votre mère! ..

ROMUALD, à part.

Oh! bien... bien.!...

LAUNAY.

Jamais, non jamais vous ne serez à un Saint-Valry...

MARIE.

Et pourtant, mon père, pour sauver mon honneur... il faut qu'Arthur soit mon époux!

LAUNAY.

Déshonorée!... Malheureuse!... (S'emparant d'un fusil de chasse.)

ROMUALD s'élance et le retient.

Arrêtez...

MARIE, tombant à genoux.

Je suis mère! ne me tuez pas!

LAUNAY, laissant échapper son fusil.

Mère!...

ROMUALD, à part.

Mère!...

LAUNAY.

Mon Dieu!... c'est impossible... je ne le crois pas!...

(Ces trois personnages s'entre-regardent un instant en silence.)

MARIE.

Je vous ai dit vrai, mon père, et mon enfant est là...

LAUNAY.

Là...

MARIE.

Oh! pitié pour lui, pitié pour moi...

LAUNAY.

Là, dis-tu?... Oh! je te l'arracherai ce fruit de ton déshonneur...

MARIE.

Oh! vous ne l'aurez pas... J'ai oublié mes devoirs de fille... vous pouvez me chasser... m'écraser sous vos pieds... mais mon devoir de mère, je ne le trahirai pas. Oui, mon enfant est là; mais je vous le répète, vous ne l'aurez pas! (Elle s'élance devant la porte de sa chambre.)

LAUNAY.

Va-t'en... va-t'en... que la malédiction de ton père...

MARIE.

Arrêtez...

LAUNAY.

Sois maudite!...

MARIE pousse un cri déchirant, et s'évanouit.

Ah!...

(Quart de nuit. On entend l'orage gronder violemment au dehors. —Vent, pluie, tonnerre.)

ROMUALD.

Launay, revenez à vous.

LAUNAY, revenant à lui.

Marie... Marie... Ah! qu'ai-je fait... J'ai été inexorable... je l'ai maudite... je le devais!... Mais elle me fait pitié! Ah! Romuald, secourez-la... secourez-la... (Pendant que Romuald pose la tête de Marie sur le canapé, Launay écoute gronder l'orage avec effroi.) Ah! pour me punir du meurtre que j'ai commis, Dieu m'a frappé dans mon enfant... et par le fils de celui... Ah! cela est juste... cela est juste!... Vous me criez: Indulgence et pardon... Oui, Seigneur, oui, Seigneur... (Il tombe à genoux.) Pour elle, indulgence et pardon... (L'orage gronde plus fort.—Il s'adresse à Romuald qui prodigue toujours ses soins à Marie.) Romuald, appelez du monde... qu'on la sauve... qu'on me la rende...

ROMUALD, à part.

Tout est perdu... il va pardonner!.. Oh! non... non.

LAUNAY veut se traîner jusqu'à sa fille, et il retombe sur son fauteuil.

Je me sens mourir...

Digitized by Google

ROMUALD, à part.

Que l'enfer me soit en aide!!! (Il tire de sa poche le flacon de poison, et allant à Launay. (Haut.) Tenez, Launay... quelques gouttes de ce cordial... tenez... (Il approche la fiole des lèvres de Launay qui la repousse presque aussitôt.)

LAUNAY, jetant un cri.

Ah! ah! du poison... misérable!... A moi... au secours!... (Il veut se lever convulsivement; Romuald le retient par les deux mains.) Ma fille... Ah!... (Il tombe mort dans son fauteuil.—L'orage gronde de nouveau.)

ROMUALD passe la main sur son front pour essuyer la sueur froide qui en tombe.

L'orage a étouffé sa voix; personne ne vient! On ne l'a pas entendu. (S'emparant du contrat de mariage, et montrant Marie:) Ce contrat, il faudra bien qu'elle le signe!... Allons, remettons-nous, et appellons maintenant. (Il ouvre la porte, et agite la sonnette.) A l'aide... au secours!...

SCÈNE XIV.

ROMUALD, MARIE, DOMESTIQUES, JÉROME, ARTHUR, puis THÉRÈSE.

ROMUALD.

Hâtez-vous... monsieur Launay... il se meurt... Et sa fille!... vite... secourez-les... aidez-moi... (Thérèse et un domestique s'empressent de prodiguer des secours à Marie. Romuald et d'autres domestiques entourent Launay.)

THÉRÈSE.

Elle rouvre les yeux... elle revient à elle...

ROMUALD, en montrant Launay.

Son cœur ne bat plus, il est mort!...

TOUS.

Mort!...

MARIE, revenant à elle; sa figure doit exprimer l'égarement le plus complet... Elle promène un instant ses yeux sur tous ceux qui l'entourent.

J'ai mal... là... ça me brûle... J'ai mal là!...

ROMUALD, allant à elle.

Marie...

MARIE, parcourant le théâtre avec égarement.

Mon père!.. Maudite!.. grace, mon père... (Elle se trouve en face du cadavre de son père, elle le regarde un instant en silence.)

ROMUALD.

Sa raison est perdue!... Marie...

MARIE.

Chut!... (Désignant le cadavre de son père.) Il dort... et moi aussi dormir... dormir!.. (En disant cela, elle s'est assise à terre. Elle pose sa tête sur les genoux de son père, et s'endort en faisant le simulacre de bercer son enfant.)

ROMUALD.

Folle, folle!...

JÉROME, à part, considérant Launay, apercevant la fiole, et la ramassant.

Cette colère... cette mort si prompte... Quel soupçon!...

ARTHUR, dans la coulisse.

J'entrerai... je veux le voir... lui parler...

ROMUALD.

Lui!... (Saisissant le bras à Arthur, et lui montrant Launay et Marie.) Voyez, monsieur... le déshonneur de sa fille l'a tué... La malédiction de son père l'a rendue folle.

ARTHUR, reculant d'effroi.

Grand Dieu!...

ROMUALD, à part, en désignant Marie.

Elle m'échappe... mais il ne l'aura pas, lui. (A Arthur.) Sortez, monsieur.

ARTHUR.

De quel droit?...

ROMUALD, lui montrant le parchemin.

Je suis son tuteur; sortez, je vous l'ordonne...

(Tableau.)

ACTE TROISIÈME.

1794. — Le théâtre représente un jardin, une grille au fond. D'un côté, les appartemens de Romuald; de l'autre, une maisonnette occupée par Jérôme. Par delà la grille du fond, le chemin qui conduit à Nantes. On aperçoit sur la gauche un bois, des rochers élevés, etc.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, un fonctionnaire public en écharpe tricolore. Il sonne à la porte de la grille. Un domestique paraît et vient ouvrir; dans le même instant, Jérôme sort de chez lui et s'arrête sur le seuil de sa demeure.

LE FONCTIONNAIRE, au domestique.

Le citoyen commissaire!

LE DOMESTIQUE.

Depuis ce matin, il parcourt les environs.

LE FONCTIONNAIRE.

A son retour vous lui remettrez ces lettres.

LE DOMESTIQUE.

Oui, citoyen...

(Le fonctionnaire s'éloigne. — Le domestique rentre dans les appartemens de Romuald.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

JÉROME seul.

Il y a deux ans à peine... simple médecin, et aujourd'hui, investi d'un pouvoir presque sans bornes... Commissaire de la Convention nationale!.. C'est là que tu voulais en venir, Romuald, lorsque, grace à ton hypocrisie, tu étendais ton influence sur ce malheureux pays!... Carrier gouverne à Nantes, et Romuald partage presque la terrible autorité de Carrier!... Le droit de vie et de mort donné à cet homme qui ne respecte rien pour arriver à son but!... Et j'ai pu autrefois me laisser prendre à ses dehors trompeurs!... Oh! mon Dieu, pour dessiller mes yeux, quel crime ne m'avez-vous pas révélé... Mon pauvre maître!... mort empoisonné!... Oh! toutes mes preuves, je les ai bien... Mes soupçons étaient fondés; Pierre m'a tout dit. J'ai fait exhumer le cadavre de mon malheureux maître... les traces de poison ont été constatées, les déclarations signées. Avoir tout cela en ma puissance, et ne pouvoir... le confondre, le punir!.. Oh! mais, pour être long-temps attendu, le jour de la justice n'en viendra pas moins, assassin!... Maintenant à quoi donc aboutirait une lutte entre nous!.. Le lendemain du meurtre infâme que tu as commis, l'anarchie t'avait fait si puissant déjà que s'attaquer à toi c'était folie... Quel tribunal aurait reçu ma plainte?.. le bourreau seul m'eût répondu... J'accomplirai la tâche que je me suis imposée... je saurai me contraindre... Je vivrai près de toi pour ne pas te perdre de vue un seul instant... pour prodiguer mes soins à cette pauvre folle... qu'un acte de tutelle enchaîne à tes côtés... Oh! mon Dieu, venez-moi en aide, faites que mon dévoûment ne soit pas stérile... laissez-moi croire à la sainte justice de l'avenir!...

SCÈNE III.

JÉROME, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

Mon oncle....

JÉROME.

Ah! c'est toi, Thérèse... Eh bien... comment va mademoiselle Marie?

THÉRÈSE.

Elle repose... sans cela, je ne l'aurais pas quittée.

JÉROME.

Oui, je sais que tu en as soin, et je m'applaudis souvent d'avoir réussi à te placer auprès d'elle... Elle est bien à plaindre, tu le sais...

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle... Depuis quelque temps, il me semble que son mal redouble... quand elle n'a pas de ses accès, elle est comme qui dirait accablée, abattue, que ça fend le cœur à voir... Il y a des momens où elle me regarde, me reconnaît, et, sans me parler, se met à fondre en larmes...

JÉROME.

Et jamais elle ne t'adresse de questions?...

THÉRÈSE.

Jamais... seulement, hier, et même j'ai cru que la raison lui était revenue, elle m'a dit avec un air tout tranquille : Où est mon enfant?... est-ce qu'Arthur n'est pas revenu?... J'allais profiter de ça pour essayer, en causant avec elle... mais monsieur Romuald est arrivé tout d'un coup, et je me suis sauvée, car à présent il me fait peur!...

JÉROME.

Prends garde, Thérèse, il ne faut pas qu'il soupçonne...

THÉRÈSE.

Oh! je n'ai garde de parler...

JÉROME.

Et il s'occupe toujours de la guérir?...

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle... mais il n'y a pas le moindre changement.

JÉROME.

Pour être plus malheureuse encore, mon Dieu! ne lui rendez pas la raison!...

THÉRÈSE.

Y a-t-il long-temps, mon oncle, que vous avez reçu des nouvelles de M. Arthur?...

JÉROME.

Bientôt trois mois... L'inquiétude commence à me prendre...

THÉRÈSE.

Quel malheur qu'il ait été forcé de s'éloigner!

JÉROME.

Il le fallait bien... C'est moi qui l'ai contraint en lui rappelant ses devoirs de père; et j'ai bien fait, car sa tête serait déjà tombée sur l'échafaud avec celles de tant d'autres... Pour adoucir son exil, il a du moins son enfant auprès de lui... son enfant qu'avant sa fuite je suis parvenu à arracher des mains de cet infâme Romuald... (Il tire une lettre de sa poche.) Voici sa dernière lettre; il était alors en Angleterre... Comme il parle de mademoiselle Marie... comme il nous prie de veiller sur elle... d'épier un moment de raison pour parler de lui...

THÉRÈSE.

Ah! tenez, mon oncle, je crois que si elle revoyait son enfant et M. Arthur... sa folie s'en irait...

JÉROME.

Peut-être... mais c'est impossible, quant à présent. Faisons notre devoir... attendons... Dieu fera le reste...

THÉRÈSE.

Oh! oui... espérons...

JÉROME.

Allons... il faut que je fasse un peu mon métier d'intendant... Intendant!... ah! lorsque monsieur

Digitized by Google

Launay venait habiter cette maison qu'il aimait tant, comme j'étais heureux et fier de mon emploi!.. tandis qu'à présent... enfin... Dès que mademoiselle Marie sera éveillée, tu me préviendras... je veux la voir cette pauvre jeune fille, et pourtant chaque fois que je me trouve devant elle, je souffre... Son regard se fixe sur le mien... avec égarement, et jamais, jamais elle ne reconnaît le vieux Jérôme... Ce Romuald la domine malgré sa folie même... C'est un pouvoir infernal que celui de cet homme! .. Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE.

Au revoir, mon oncle. (Jérôme sort.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, seule.

Il a raison mon oncle, tout cela est bien triste. Que d'événemens en si peu de temps!... (Remontant la scène.) Qu'est-ce qui vient là? Je ne me trompe pas, c'est Mathurin que j'aperçois là-bas... oui... c'est lui... Que diable a-t-il donc à courir comme ça?...

SCÈNE V.

THÉRÈSE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! Thérèse... vous voilà... quel bonheur! quel bonheur!...

THÉRÈSE.

Du bonheur...

MATHURIN.

Oui, et un fameux encore... moi après qui le guignon s'était toujours attaché... me voilà enfin désensorcelé... je ne partirai pas... je ne partirai pas... j'ai amené un bon numéro!... Oh! mais c'est égal, je puis me vanter d'avoir eu une scélérate d'émotion... je tremblais, quoi! qu'on aurait dit que mes genoux battaient le briquet. .

THÉRÈSE.

Pauvre Mathurin... je conçois ça...

MATHURIN.

Enfin, après une grosse demi-heure... mon tour arrive... Dieu de Dieu, je croyais voir trente-six mille lampions et tout allumés encore. Au moment de mettre la main dans le sac, je m'arrête tout-à-coup... je ne savais plus s'il fallait... ou s'il ne fallait pas... Pendant que je réfléchissais en moi même, v'là qu'un grand escogriffe de sergent qui était là... (je les exècre... je les abomine ces gueux de sergens!..) trouvant que j'y mettais par trop de réflexion, me flanque sur l'épaule sa large main, en me criant: Allons donc... allons donc!.. qu'il m'en a fait faire un saut à renverser la table... le maire... et les adjoints... Je me décide alors... je fais un signe de croix... Tout le monde se met à rire; mais moi, ça m'était bien égal... Je ferme les yeux... je plonge ma main dans la loterie nationale... je fouille au fond, là, bien au fond, et dans un des tout petits coins du sac... j'empoigne un numéro, je l'amène, je regarde, et je vois le numéro 61...

THÉRÈSE.

Il ne me paraît déjà pas si fameux, vot' numéro.

MATHURIN.

Allons donc! nous étions soixante-deux, et il ne faut que vingt hommes... Comprenez-vous, Thérèse, soixante-un, et il n'en faut que vingt?...

THÉRÈSE.

A la bonne heure!

MATHURIN.

Quand j'aperçois ça, je vous fais un bond de joie... que du coup... je vous envoie cet animal de sergent... les quatre fers en l'air, au milieu de la salle. Je ne demande pas mon reste... je prends mes jambes à mon cou. On veut me retenir... on m'appelle. Mais bast! je n'écoute personne... je file... je cours chez vous, Thérèse... vot' mère me dit que vous êtes ici. Sans seulement reprendre haleine... je m'élance de nouveau... j'arrive... je vous trouve... je vous raconte mon histoire... et voilà... Ah ça! mais voyons, où est votre oncle?

THÉRÈSE.

Il va revenir dans un instant.

MATHURIN.

Ah! diable! tant mieux.

THÉRÈSE.

Pourquoi ça?

MATHURIN.

C'est que je veux qu'il nous marie... et tout de suite encore, je suis dans mon droit! Dites donc, Thérèse, nous allons joliment rattraper le temps perdu... hein? Il faut que je vous embrasse.

THÉRÈSE.

Du tout, du tout... vous m'embrasserez quand je serai vot' femme.

MATHURIN.

Ce sera un à-compte.

THÉRÈSE.

Je ne veux pas de ça; je ne donne pas d'à-compte! (Bruit dans la coulisse. — Remontant la scène.) Qu'est-ce qu'il y a?... des soldats!

MATHURIN.

Des soldats!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN SERGENT, DES SOLDATS.

MATHURIN, à Thérèse.

Mon gueux de sergent!

THÉRÈSE.

Que signifie... (S'adressant au sergent.) Qu'est-ce que vous voulez?

LE SERGENT.

Nous venons chercher ce gaillard-là... (A Ma-

Digitized by Google

thurin.) Tu peux te vanter de nous avoir fait joliment courir... galopin.

MATHURIN.

Moi!

THÉRÈSE.

Ciel!

LE SERGENT.

Oui, toi; mais nous te tenons et tu vas nous suivre, et tout de suite encore.

MATHURIN.

Ah! je vois ce que c'est... (Allant au sergent.) Écoutez-moi... ce n'est pas ma faute... je suis désolé de vous avoir fait... (Il fait un geste qui indique la culbute.) Voyons... donnez-moi une poignée de main, et que ça finisse. Parole d'honneur, je ne vous en veux pas du tout!

LE SERGENT.

Il ne s'agit pas de cela... Comme les conscrits tombés au sort doivent être de suite enrégimentés, et que tu ne parais pas y mettre beaucoup du tien, nous sommes venus afin de t'aider un peu.

MATHURIN, toisant le sergent.

Qu'est-ce qu'il dit... qu'est-ce qu'il dit?... Sergent! mon ami, vous pataugez d'une manière atroce... Vous n'y êtes pas du tout, mon cher bonhomme... vous n'y êtes pas le moins du monde... Vous me faites de la peine... ma parole d'honneur. Est-ce que ça me regarde?... est-ce que je suis tombé au sort? moi qui ai amené le soixante-un, l'avant-dernier de tous les numéros... Allons donc, allons donc... (Il se promène d'un air avantageux, les deux mains dans ses poches.) Pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît.

LE BRIGADIER.

Mais, farceur, ce n'est pas le soixante-un que tu as amené, c'est le dix-neuf.

MATHURIN.

Hein?

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites?

LE SERGENT.

Parbleu, la vérité.

MATHURIN.

Par exemple!

LE SERGENT.

Tu as vu ton numéro à l'envers... quoi! v'là tout.

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu!

MATHURIN.

Voulez-vous bien me laisser tranquille, c'est le numéro soixante-un que j'ai amené... et allez à tous les diables avec votre numéro dix-neuf...

LE SERGENT.

A tous les diables soit... en attendant, tu vas toujours venir avec nous. (Montrant un papier qu'il tient à la main.) Voilà ta feuille signée de M. le maire... Ainsi, emparez-vous de ce gaillard là. (Les soldats font un mouvement pour s'emparer de Mathurin, il se réfugie de l'autre côté du théâtre.)

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MATHURIN.

N'approchez pas, ou je vous égratigne... je vous dévisage... En v'là une un peu soignée, mais je ne donne pas là dedans, je ne bouge pas d'ici!.. (Il se place derrière la table.)

LE SERGENT.

Veux-tu obéir?

MATHURIN.

Jamais... au grand jamais!...

LE SERGENT, aux soldats.

Entraînez-le. (Les soldats s'élancent sur Mathurin, qui se débat; il parvient à leur échapper. Le caporal le saisit au collet; Mathurin lui donne un croc-en-jambes, il tombe, et Mathurin se sauve. Les soldats se mettent à sa poursuite.)

MATHURIN, dans la coulisse.

J'ai le soixante-un! j'ai le soixante-un!

SCÈNE VII.

THÉRÈSE seule, puis JÉROME.

Ils l'ont rattrapé; v'là qu'ils l'emmènent. Pauvre Mathurin! il aura beau faire... il faudra qu'il parte... Mon Dieu! c'était bien la peine de tant nous réjouir! (Coups de feu dans la coulisse, du côté du bois.) Qu'est-ce que cela?

JÉROME, entrant.

Quelque nouvelle victime, sans doute. (Ils font quelques pas pour aller voir au dehors ce que c'est; un homme, misérablement vêtu, tenant un enfant dans ses bras, entre précipitamment.)

SCÈNE VIII.

JÉROME, ARTHUR, L'ENFANT, THÉRÈSE.

ARTHUR.

Ah! qui que vous soyez... asile! un asile!

JÉROME.

Grand Dieu! M. Arthur!

ARTHUR.

Jérôme!

THÉRÈSE.

Ciel!

JÉROME.

Silence... (Allant regarder dehors.) Ils ont perdu vos traces... ils s'éloignent, vous êtes sauvé! (Il revient en scène.)

THÉRÈSE, lui prenant la main.

Mon Dieu! vous êtes blessé?

ARTHUR.

Ce n'est rien... la balle, sans pénétrer, a déchiré les chairs.

JÉROME.

Votre sang coule... donnez, laissez-moi faire. (Il lui met son mouchoir autour de la main.)

Digitized by Google

THÉRÈSE, prenant l'enfant dans ses bras.

Pauvre petit!... il est encore tout tremblant. (Elle l'embrasse.) N'aie plus peur... rassure-toi.

JÉROME.

Comment se fait-il?

ARTHUR.

Oh! avant tout... Marie, parlez-moi de Marie!

JÉROME.

Elle est là.

ARTHUR.

Là! et Romuald?

JÉROME.

Il est absent.

ARTHUR.

Absent... oh! merci, mon Dieu! Marie... c'est pour la revoir que je suis revenu... D'hier seulement j'ai touché les côtes de la Bretagne... sous ce costume de mendiant, j'espérais tromper tous les yeux... arriver jusqu'à Nantes. Épuisé de fatigue, je m'étais arrêté dans le bois... des soldats m'ont aperçu... j'ai fui... Voyant qu'ils ne pouvaient m'atteindre, ils ont fait feu... Je me suis jeté dans la première maison qui s'est offerte à mes regards, et grace à vous j'ai pu leur échapper, je suis sauvé!

JÉROME.

Sauvé... mais mon Dieu, si Romuald apprenait votre retour... son pouvoir n'est-il pas sans bornes, comme son ame est ouverte à tous les crimes?

ARTHUR.

Ah! le moment viendra peut-être ou une lutte égale s'établira entre nous... Il fallait que je revisse Marie... Une inspiration secrète, irrésistible m'a entraîné vers ces lieux... Et d'ailleurs, regarde ce malheureux enfant! à lui aussi l'exil était amer; faible créature arrachée au sol natal, il languissait sous un ciel étranger... Je l'ai vu mourant dans mes bras, à travers la froide Allemagne et sur les tristes rivages de l'Angleterre... Et il m'est venu une pensée; j'ai voulu le ranimer au soleil de notre France!.. C'est horrible ce que j'ai éprouvé, Jérôme, et je me serais jeté dans les résolutions les plus désespérées!.. Seul, j'aurais tout souffert; avec lui, j'étais presque sans courage; car ses souffrances me frappaient au cœur! chaque jour il fallait quitter l'asile où on nous avait recueillis pour chercher un nouveau refuge... l'étranger se lassait de nous... Que de fois, en voyant passer les armées victorieuses de ma patrie, j'ai voulu courir dans les rangs en m'écriant: « Compagnons, faites-moi une place... moi aussi je veux être soldat!... » Mais je songeais au fatal décret de proscription! et il fallait reprendre mon chemin à travers les peuples... La voix redoutable de la République nous criait: *Marche, marche toujours;* comme la voix de Dieu à l'Israélite, condamné pour l'éternité!...

JÉROME.

Pauvre monsieur Arthur!...

THÉRÈSE.

Mon Dieu! mon Dieu!

ARTHUR.

Cet enfant ne pouvait me suivre plus long-temps, plus d'une fois le pain lui a manqué, Jérôme, et comme tout à l'heure plus d'une fois les balles ont passé autour de lui, tandis que je me penchais et l'enveloppais de mon corps... Quels plus grands périls pouvaient nous attendre ici?...

JÉROME.

Mais, maintenant ce n'est plus seulement l'exil qui pèse sur vous, c'est la mort qui vous attend.

ARTHUR.

La mort!

THÉRÈSE.

Ah! il faut fuir... fuir à l'instant.

ARTHUR.

Fuir, dites-vous... ah! non, non.

JÉROME.

Qu'espérez-vous?

ARTHUR.

Rendre à Marie cette raison que le désespoir a égarée. La Providence m'a guidé jusqu'ici; je ne m'en éloignerai pas sans avoir vu Marie, sans avoir mis son enfant dans ses bras! La science a échoué, je veux me servir d'un moyen plus puissant; la voix du cœur... la voix du sang... Ah! ne cherchez pas à me détourner de mon projet: j'y ai foi, car je sais toute la puissance de l'amour maternel!

JÉROME.

Ah! puissiez-vous réussir!

THÉRÈSE.

Oui, je le crois, vous réussirez.

ARTHUR.

Si la raison lui est rendue, Marie n'hésitera pas à me suivre; grace à toi je puis réaliser en un instant des capitaux considérables qu'il m'avait été impossible d'emporter dans la précipitation de ma première fuite. Si j'échoue, si la folie de Marie ne se dissipe pas, eh bien, c'est encore sur toi que je compte pour m'aider à l'enlever secrètement à cet infâme Romuald.

JÉROME.

L'enlever!...

ARTHUR.

Oui, je le veux, je le veux!... Entre elle et mon enfant l'exil pèsera moins sur moi! les soins que je lui prodiguerai vaudront bien ceux de Romuald. Tout est préparé en conséquence... des amis fidèles et dévoués nous aideront... Mais il n'y a pas de temps à perdre... Il faudrait que la fuite fût prompte... La colère de Romuald sera terrible, je le sais; et comme c'est à vos soins que Marie est confiée, c'est sur vous que retomberait sa vengeance. Aussi, mon bon Jérôme... ma chère Thérèse, j'ai compté sur un dévoûment complet... Je ne voudrais pas m'éloigner en tremblant pour vous, et si vous le voulez, avec la nôtre, votre fuite est assurée.

JÉROME.

Oui, monsieur Arthur.

THÉRÈSE.

Nous fuirons avec vous.

Digitized by Google

ARTHUR.

Ah! j'avais bien présumé de votre cœur! merci, mes amis... merci, et puissé-je jamais m'acquitter envers vous!.. Eh! bien, hâtons-nous maintenant, conduisez-moi près de Marie, que je la voie, que je lui parle!...

THÉRÈSE.

Venez...

JÉROME.

C'est elle, la voilà.

(Marie paraît ici sur le seuil de la porte, en mettant des fleurs dans ses cheveux; tout absorbée dans ses réflexions, elle ne fait pas attention à ceux qui l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE.

ARTHUR.

Marie!... Elle est calme.

JÉROME.

Oui, mais elle souffre.

THÉRÈSE.

Il faut s'y prendre doucement, bien doucement.

(Arthur fait un mouvement pour aller à elle.)

JÉROME, le retenant.

Attendez.

MARIE, s'asseyant.

Me voilà parée pour mon mariage... Arthur va venir!...

ARTHUR.

Comme elle est changée!

MARIE.

Il ne vient pas... pour qu'il se hâte... prions!

(Elle s'agenouille et prie.)

ARTHUR.

Que fait-elle?

THÉRÈSE.

C'est sa première action... à peine levée... elle s'agenouille et prie.

MARIE.

Pitié! Dieu bon!... pitié!... (Elle passe à plusieurs reprises la main sur son front.)

ARTHUR.

Pauvre Marie!

MARIE, se relevant.

Il va venir... attendons.

ARTHUR, bas, à Jérôme.

Oh! laissez-moi... laissez-moi. (Il s'approche doucement de Marie et l'appelle.) Marie!..

MARIE, s'éloignant effrayée.

Ah! que me voulez-vous? Pourquoi me regardez-vous?... Ah! oui, je suis maudite!.... Mon père... Oui, mon enfant est là... mais vous ne l'aurez pas, mon père... vous ne l'aurez pas!... Grace... grace... ne me maudissez pas... ne me maudissez pas!... (Elle jette un cri, et tombe sur le banc.) Ah!...

ARTHUR.

La malheureuse!

JÉROME.

Elle pleure... son délire va se calmer.

MARIE.

(Sa physionomie prend ici une expression souriante.)

Ah! je le vois, mon père... il sourit... Je ne suis plus maudite... il a pardonné. (Allant à un massif d'arbustes qui est placé dans un coin du théâtre, à gauche.) C'est là qu'il dort, mon père... là, dans la terre... oui!... Ces fleurs... (Elle effeuille son bouquet. Dans sa joie elle parcourt le théâtre, et s'arrête devant Arthur, qui tient son enfant; elle le considère d'un œil fixe.)

ARTHUR, bas, à l'enfant.

Appelle-la maman.

L'ENFANT, d'une voix tremblante.

Maman...

MARIE, le fixant toujours.

Cette voix...

L'ENFANT, à Thérèse.

J'ai peur!

ARTHUR.

O mon Dieu! un éclair de raison... un éclair de raison.

MARIE, s'éloignant et allant s'asseoir sur le banc, plongée dans la rêverie.

Non, non.

(Arthur, Jérôme, Thérèse et l'Enfant viennent se grouper autour de Marie.)

ARTHUR, lui prenant la main.

ENSEMBLE.

Marie!...

JÉROME.

Mademoiselle!...

THÉRÈSE.

Écoutez-nous...

L'ENFANT.

Maman...

MARIE, d'un œil hagard.

Laissez-moi... laissez-moi donc...

ARTHUR.

Marie, regarde-moi, regarde... Je suis Arthur.

MARIE.

Arthur!

ARTHUR.

Je te ramène ton enfant!

MARIE.

Mon enfant!...

ARTHUR, mettant l'enfant sur ses bras.

Tiens, le voilà... Prends-le dans tes bras!

MARIE.

Ah! ah!...

(Elle l'examine avec une vague curiosité.)

ARTHUR, se plaçant en face de Marie et lui prenant les mains, tandis qu'elle écoute, d'abord sans le regarder.

Cet enfant est le tien!... Toujours cette même fixité du regard!.. (Marie sourit à l'enfant.) Ah! elle sourit... (Marie presse l'enfant contre son cœur et l'embrasse.) Elle l'embrasse, oh! un dernier effort... (Montrant à Marie une petite croix, que l'en-

Digitized by Google

fant porte à son cou.) Cette petite croix sur laquelle nous avons juré de nous aimer sans cesse, et que le jour de sa naissance tu as placée toi-même au cou de notre fils... la voilà... Marie... la voilà !... reconnais-la... souviens-toi donc...

MARIE prend la petite croix dans sa main, la regarde avec avidité; elle passe de nouveau sa main sur son front, comme pour rassembler ses idées.

Ah ! ah !...

ARTHUR.

Elle va comprendre.

MARIE, les regardant tour à tour.

Arthur !... Mon enfant !...

ARTHUR.

Oui... oui...

MARIE, sa figure reprend une expression d'égarement.

J'ai peur !... au secours... sauvez-moi... (Elle parcourt le théâtre dans le plus grand désordre, et rentre dans les appartemens de Romuald. Thérèse s'élance après elle.)

ARTHUR, prenant son enfant dans ses bras.

Dieu n'a pas eu pitié de nous.

JÉROME.

Allons, allons, monsieur Arthur, remettez-vous, espérons. (Bruit de tambour dans la coulisse.) On vient... (Lui désignant sa demeure.) Entrez là... cachez-vous.

ARTHUR.

Me cacher !

JÉROME.

Il le faut.

ARTHUR.

T'exposer !...

JÉROME, le poussant dans la maison.

Entrez, entrez, vous dis-je. (A peine est-il entré que Romuald paraît.)

SCÈNE X.

JÉROME, ROMUALD, MATHURIN, LE COLONEL, OFFICIERS MUNICIPAUX, SOLDATS, PAYSANS, puis LE SERGENT.

(Romuald entre vivement, suivi d'un groupe de fonctionnaires et d'officiers. Il paraît livré à une violente agitation. Les soldats se rangent en bataille au-delà de la grille; les habitans du lieu forment des groupes, et attendent avec anxiété.)

ROMUALD.

Oui, l'Angleterre a jeté sur nos côtes des bandes d'émigrés... Ils ont trouvé un refuge pour se cacher jusqu'à ce jour, et ils se montrent enfin tout armés, prêts à combattre !... Colonel, vous allez vous mettre à la tête de votre brigade; que tous les habitans en état de porter les armes se joignent à la force militaire; dans cinq minutes, nous aurons attaqué le village qui sert de refuge aux rebelles... Point de grâce, point de quartier pour eux !... Ce pays est volcanisé, c'est ici qu'il faut déployer toute la vigueur révolutionnaire...

LE COLONEL.

Mais, citoyen commissaire, le pays désire le repos et une pacification.

ROMUALD.

La paix... et avec qui? avec ceux qui résistent... Jamais ! si ce n'est lorsqu'ils seront abattus... Le repos quand la tempête nous emporte ? N'ai-je pas moi-même renoncé à ma vie d'étude ?.. Je me dévouais à une tâche trop souvent interrompue maintenant... Je creusais la science pour lui arracher la guérison de cette jeune fille dont j'ai adopté l'infortune, et je lui dérobe une partie des soins que je me plaisais à lui donner... Je suis tout entier à la chose publique... Suivez mon exemple, colonel... Faites distribuer des munitions à vos soldats... et songez qu'il y va de la tête...

(Un officier distribue des cartouches aux soldats.)

LE COLONEL.

J'obéis...

MATHURIN, laissant tomber le paquet de cartouches qu'on lui a donné.

J'ai une peur atroce... Si je pouvais me fourrer quelque part...

ROMUALD, à part.

Faiblir ! c'est cela... et puis ceux qui tremblent aujourd'hui nous renverseront demain... Oh ! non, non... Je ne suis pas monté si haut pour redescendre au point d'où je suis parti... (Au sergent.) Et cet espion des blancs ?

LE SERGENT.

Il nous a échappé, citoyen commissaire; il s'est réfugié sans doute dans une des maisons voisines, nous les avons toutes fouillées, et cependant il nous a été impossible de le trouver.

ROMUALD.

Si vous découvrez la maison qui lui sert d'asile, qu'on y mette le feu... (Au peuple.) Songez bien à vos devoirs, citoyens, pas de quartier, pas d'asile pour les traîtres !

UN DOMESTIQUE, entrant et remettant une lettre à Romuald.

Citoyen commissaire...

ROMUALD, après avoir lu et à Jérome.

Jérôme, en l'absence de Carrier, il faut que j'aille habiter Nantes... prends dix hommes avec toi, ils te serviront d'escorte; tu vas immédiatement y conduire Marie...

JÉROME.

Oui, citoyen... (A part.) Partir ! et M. Arthur...

MATHURIN, bas à Jérôme.

Dites-donc, père Jérôme, me v'là moi, n'en prenez plus que neuf, ça fera le compte.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARIE.

THÉRÈSE, dans la coulisse.

Je vous dis que ce sont eux; venez, venez donc!

MARIE.

Non, non! Qu'on les chasse!... Ce n'est pas Arthur, ce n'est pas mon enfant...

ROMUALD.

Que dit-elle?

THÉRÈSE, apercevant Romuald.

Ciel!

MARIE.

Ah! ils ne sont plus là, ils ne sont plus là...

ROMUALD.

Qui donc?

MARIE.

L'homme et puis l'enfant... celui qui me disait: « Je suis Arthur, voilà ton fils. »

ROMUALD.

Un homme est venu: il a dit cela?

MARIE.

Oui; mais ce n'étaient pas eux, ce n'étaient pas eux.

JÉROME, à part.

Malheureuse!...

THÉRÈSE, à part.

Qu'ai-je fait?

JÉROME.

C'est son imagination, son délire!...

ROMUALD.

Je ne crois pas... (Il examine attentivement Marie, et lui prenant la main.) Cette expression extraordinaire qui anime son regard, cette main convulsivement agitée... Oui, oui, quelque événement imprévu est venu frapper cette intelligence que vainement je cherche à réveiller.. (A Marie.) Tu les a vus, ici, dis-tu, ici?

MARIE.

Oui... oui.

JÉROME.

Depuis ce matin cette idée la tourmente. Si je la conduisais... (Il veut emmener Marie.)

ROMUALD.

Attendez... (A part.) Quelle pensée... Cet homme qu'on a poursuivi, cet enfant qu'il avait, tout ce qu'elle dit... Serait-il possible?

(Pendant tout cela, Marie, qui a cherché de tous côtés, est arrivée jusqu'à la porte de la demeure de Jérôme. Elle la pousse, jette un cri, et revenant à Romuald.)

MARIE.

Ah! les voilà!... J'ai peur!

ROMUALD.

Arthur de Saint-Valry. Ah!... (A Jérôme.) Et tu n'as pas craint...

ARTHUR, paraissant sur le seuil de la porte, tenant son enfant par la main.

C'est par ruse que je me suis introduit ici. Jérôme l'ignorait, Jérôme est innocent.

ROMUALD, désignant l'enfant et Arthur.

Qu'on les sépare.

ARTHUR, défendant l'enfant qu'on veut lui enlever.

Vous ne l'arracherez pas de mes bras!

ROMUALD, aux soldats.

Faites votre devoir.

JÉROME, à part.

Moi aussi je ferai le mien.

ARTHUR, se débattant.

Mon enfant! mon enfant!

ROMUALD.

Colonel, aux Vendéens!... (Aux officiers municipaux et aux soldats qui entraînent Arthur.) Et nous, à Nantes!

(Tableau.)

ACTE QUATRIÈME.

A Nantes. Une place plantée d'arbres, un parapet assez élevé avec des escaliers à droite et à gauche aboutissant à la Loire qui coule au fond. A gauche la maison de Romuald, avec un grand balcon au premier étage. A droite la prison, un factionnaire est placé devant la porte.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau un sergent exerce une vingtaine de conscrits au maniement des armes.)

MATHURIN, LE SERGENT, CONSCRITS.

LE SERGENT.

Portez... armes! (S'interrompant.) Ce n'est pas trop mal. Attention: Présentez... armes! (Le mouvement est bien exécuté par tous, excepté par Mathurin. Le sergent va à lui et lui replace son arme comme elle doit être.) Tu n'y arriveras donc jamais?.. là, comme cela, imbécile.

MATHURIN.

Vous n'êtes pas poli, sergent.

LE SERGENT.

Silence! on ne parle pas dans les rangs.

MATHURIN, à part.

Embêtant animal, va!...

LE SERGENT, d'une voix forte.

Silence donc!... Portez... armes! Par le flanc droit... droite! En avant... marche! Halte! Présentez... armes! Haut... armes! Rompez vos rangs... marche! (Ils rompent les rangs.)

Digitized by Google

MATHURIN, à part.

Sacré coquin, je suis échiné... Que le diable emporte la république une et invisible! (Haut et s'asseyant.) Je vas donc pouvoir me reposer un peu... depuis trois heures que ça dure, ce n'est pas malheureux!

LE SERGENT, s'approchant de lui.

Nous aurons bien de la peine à faire quelque chose de toi, mauvais conscrit.

MATHURIN.

Pour ça, sergent, j'avoue franchement que je n'ai pas de grandes dispositions... vous devriez y renoncer... Vrai, je n'étais pas né pour l'état militaire; on ferait bien mieux de me laisser tranquille. (Tous les conscrits rient.) Que voulez-vous, chacun sa vocation! c'est pas la mienne.

LE SERGENT.

Tu me fais l'effet d'avoir la tête un peu légère... ça s'arrangera quand on y aura mis un peu de plomb.

MATHURIN.

Qu'est-ce que vous dites, sergent? par exemple!

LE SERGENT.

Sans doute... ou bien quand un boulet t'aura enlevé un bras ou une jambe .. Cré nom d'un nom! c'est ça qui vous forme.

MATHURIN.

C'est-à-dire qui vous déforme... Ah! bien, merci du pronostic... j'aime mieux autre chose!... Thérèse ne voudrait plus de moi... je veux lui revenir au grand complet. (Tous les soldats rient de nouveau.)

LE SERGENT.

Ah! oui, tu veux!... tu verras ça, tu verras ça... Mais il ne s'agit pas de s'entortiller dans les feux de files... assez causé... Voici l'heure de ta faction; ainsi, alerte!

MATHURIN.

Vous ne me laisserez donc pas reposer un seul instant? Je suis si fatigué que j'en ai les pieds aplatis comme des pattes de canard.

LE SERGENT.

Il faut que le service se fasse... Caporal, relevez le factionnaire.

MATHURIN, prenant son fusil.

Je vous demande un peu si la prison a besoin que je sois là à me promener en long et en large pendant deux grandes heures... Il y a assez de portes et de verrous là dedans; ceux qui y sont ne s'échapperont pas, allez.

LE SERGENT.

Va donc, et ne cause pas tant. (Le caporal emmène Mathurin et le place en faction: on lui donne le mot d'ordre.)

MATHURIN.

C'est entendu... personne... ou sinon... (Il croise la baïonnette.) Mon fusil est chargé.

LE CAPORAL.

C'est ça. (Le caporal et les soldats, groupés dans un coin du théâtre, causent à voix basse; Mathurin se promène en long et en large.)

MATHURIN, à part, se promenant.

J'aime encore mieux la faction que l'exercice... Si je pouvais seulement apercevoir Thérèse... elle qui demeure justement en face... ça me dédommagerait un peu. (Il désigne la maison de Romuald.)

LE SERGENT, aux soldats.

Oui, je crois qu'avant peu il y aura du grabuge.

LE CAPORAL.

Tu crois.

LE SERGENT.

J'en ai idée... Dieu! si c'était sur les Russes ou sur les Autrichiens que nous ayons à taper... à la bonne heure... Mais sur des compatriotes, Français contre Français, c'est fichant! il n'y a pas de plaisir.

TOUS.

A la bonne heure! à la bonne heure!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE, entrant vivement et passant auprès de Mathurin.

MATHURIN, croisant la baïonnette.

Qui va là?... arrière!

THÉRÈSE, reculant épouvantée et jetant un cri.

Ah! (Se remettant et reconnaissant Mathurin.) Mathurin!

MATHURIN, relevant son fusil.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Êtes-vous bête, donc, de me faire des peurs comme ça!

MATHURIN.

C'est que j'ai cru...

THÉRÈSE, riant aux éclats en apercevant Mathurin.

Ah! ah! ah! qu'il est donc drôle comme ça, qu'il est donc drôle!

MATHURIN.

Ah! vous riez... c'est joli!

LE SERGENT, se retournant à l'exclamation de Mathurin.

Eh bien, conscrit!... On ne parle pas quand on est en faction.

MATHURIN.

C'est une connaissance!... c'est ma Thérèse!

LE SERGENT.

Silence!... ou la salle de police!

MATHURIN, à part.

Nom d'un chien! je te déteste un peu, toi, sergent de malheur! (Il se met à se promener à grands pas.)

LE SERGENT, s'approchant de Thérèse et la prenant par la taille.)

Ah! ah! la belle Bretonne!

THÉRÈSE.

Laissez-moi; allons... à bas les mains.

MATHURIN, à part.

Bon! il va lui faire la cour, à présent!... Abuse-t-il de son autorité, en abuse-t-il?... Faites donc des révolutions!

Digitized by Google

LE SERGENT.

Sacrebleu! ma charmante Bretonne, vous êtes faite pour être adorée indéfiniment! (Il lui reprend la taille.)

THÉRÈSE.

Voyez-vous ça!

LE SERGENT.

Parole de soldat français! c'est incohérent de vous voir roucouler pour un simple conscrit comme celui-là. (Il l'embrasse.)

THÉRÈSE.

Ah ça, mais, allez-vous finir!

MATHURIN, venant au sergent.

Sergent... sergent!... c'est ma prétendue...

LE SERGENT, le repoussant.

Pour t'apprendre à quitter ton poste, toi, tu feras deux jours de salle de police.

MATHURIN.

En voilà une bonne!... Comment, parce que je suis en faction, il faut que je vous laisse... Ah! c'est trop fort... Sergent, je ne suis pas du bois dont on fait les fourches.

LE SERGENT.

Tu m'as entendu, n'est-ce pas?

MATHURIN.

Eh bien, ça m'est égal... j'aime encore mieux ça que d'être...

LE SERGENT.

A vos rangs, soldats; voici le citoyen commissaire. (Tous les soldats reprennent leurs fusils et leur rang.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROMUALD, FONCTIONNAIRES.

ROMUALD, aux fonctionnaires.

Rendons-nous au conseil, citoyens. (S'adressant au colonel.) Vous dites qu'il y a fermentation dans la ville, et que des groupes nombreux se forment dans les rues?...

LE COLONEL.

Oui, citoyen commissaire.

ROMUALD.

Je vous charge de les dissiper... mettez-vous à la tête des troupes, parcourez la ville... Si l'on résiste, vous ferez faire feu.

(L'officier va donner des ordres au sergent.)

ROMUALD, s'adressant aux officiers civils qui l'entourent.

Suivez-moi. (Ils sortent.)

LE SERGENT.

Par le flanc droit, droite: en avant, marche.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MATHURIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, allant à Mathurin.

Pauvre Mathurin! deux jours de salle de police, et c'est moi...

MATHURIN.

Laissez donc, Therèse, ne parlons plus de ça!... Cet animal de sergent est parti, et avec lui, au diable la discipline militaire... je puis donc rester auprès de vous à présent... je puis vous voir, vous parler tout à mon aise... Ah! Thérèse, je suis dans la joie de mon cœur...

THÉRÈSE.

Vous m'aimez donc toujours autant?...

MATHURIN.

Mille fois plus... jugez de mon amour... (Il lui montre la crosse de son fusil.) voilà votre image peinte sur le bois de mon fusil, par un sapeur de la demi-brigade où je suis inclus... Je l'ai sur mon bras gauche, faite avec de la poudre à canon, entre deux cœurs enflammés et une grenade au dessus.

THÉRÈSE.

Vraiment?...

MATHURIN.

Vous allez voir...

THÉRÈSE.

C'est inutile, je vous crois.

MATHURIN.

Si je vous aime, Thérèse! Mais à l'exercice, en faction, en patrouille... je ne pense qu'à vous... toujours à vous... c'est à un tel point que je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais.

THÉRÈSE.

Ah! oui...

MATHURIN.

Parole d'honneur!... Avec ça qu'il me passe par la tête de ces scélérates d'idées...

THÉRÈSE.

Et quoi donc? quelles idées?

MATHURIN.

Eh bien! j'ai peur que, pendant que je fais mon service... un autre ne fasse trop bien le mien auprès de vous... Thérèse... je suis jaloux.

THÉRÈSE.

Jaloux!...

MATHURIN.

Comme un crocodile!...

THÉRÈSE.

Comment, vous croyez...

MATHURIN.

Je ne crois rien, mais j'ai peur de tout... Tenez, Thérèse, avec ça que l'état miliaire m'ennuie plus que passablement, si vous le voulez, je vous offre un désert et mon cœur!

THÉRÈSE.

C'est ça... déserter, pour vous faire fusiller, n'est-ce pas? j'aime encore mieux attendre... (En soupirant.) quoique ce soit bien long pourtant!

Digitized by Google

MATHURIN, souriant et lui pinçant la taille.

Ah! citoyenne, tu parles comme une véritable déesse de la raison! Ah çà, mais, voyons, dites-moi, Thérèse, et M. Arthur, et Mlle Marie, quelles nouvelles?

THÉRÈSE.

Depuis le moment de son arrestation, ce pauvre M. Arthur est là. (Elle désigne la prison.)

MATHURIN.

Toujours en prison...

THÉRÈSE.

Toujours...

MATHURIN.

Et dire que c'est mademoiselle Marie qui l'a perdu et livré... et que fait-elle à présent?

THÉRÈSE.

Sa folie l'a reprise plus fort...

MATHURIN.

Et son enfant?...

THÉRÈSE.

Il est là dans la maison; mais personne que M. Romuald ne peut s'approcher de lui.

MATHURIN.

Ah çà! mais ce n'est pas possible, le citoyen commissaire ne laissera pas M. Arthur monter sur l'échafaud, il le sauvera!...

THÉRÈSE.

Il cherche à faire croire qu'il veut le sauver... mais il le tuerait plutôt lui-même que de ne pas le voir mourir...

MATHURIN.

Quand je vois des choses pareilles ça m'exaspère. Ce pauvre M. Arthur... pour le sauver, je ferais tout au monde.

THÉRÈSE.

Et moi donc?

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN CRIEUR PUBLIC, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

LE CRIEUR, dans la coulisse.

« Jugement du tribunal révolutionnaire... »

MATHURIN.

Encore!

THÉRÈSE.

Mon Dieu!

LE CRIEUR, entrant.

» Qui condamne à la peine de mort vingt-un ci-
» devant nobles; la liste de leurs noms... ça vient
» de paraître... Voilà le jugement! »

(Plusieurs hommes et femmes en achètent. Mathurin a repris sa faction. Thérèse se mêle aux groupes, achète un jugement et revient à Mathurin.)

THÉRÈSE, à Mathurin, en lui montrant le jugement.

Le sien, peut-être. Eh bien, qu'est-ce que je vous disais?... Arthur de Saint-Valry, le premier sur la liste... regardez!...

MATHURIN.

Pauvre jeune homme!... Ah, çà, mais pourquoi M. Romuald...

THÉRÈSE.

Chut! je vais vous le dire. (Elle lui parle à l'oreille.)

LE CRIEUR, sortant de scène.

« Jugement du tribunal révolutionnaire, qui
» condamne... (Sa voix se perd par degré dans la
» coulisse.) vingt-un ci-devant nobles et aristo-
» crates... »

(Les gens du peuple sont sortis, les uns à la suite du crieur, d'autres du côté opposé.)

MATHURIN.

Oh! mais c'est horrible ce qu'il a fait là... Et moi qui croyais M. Romuald le plus honnête homme du monde; eh bien! fiez-vous donc aux apparences!

THÉRÈSE.

Silence! on vient. (Elle remonte le théâtre.)

MATHURIN.

C'est le père Jérôme.

SCÈNE VI.

MATHURIN, THÉRÈSE, JÉROME, puis PIERRE.

THÉRÈSE, allant à Jérôme.

Eh bien! mon oncle?

JÉROME.

Ils n'ont pas voulu m'entendre... Qu'ils sont lâches tous ces fonctionnaires... les preuves que je voulais leur donner, ils les ont repoussées, ils tremblent tous devant un seul homme. J'accusais Romuald, j'étais calme, et ils avaient peur!... Quand j'ai vu cela, je n'ai pas insisté, c'eût été me perdre inutilement... peut-être même en ai-je trop dit déjà... Tous mes projets sont renversés... c'en est fait, dans quelques instans, peut-être, la tête de M. Arthur aura roulé sur l'échafaud!

THÉRÈSE.

O mon Dieu!

MATHURIN.

Pauvre jeune homme!

JÉROME, se retournant.

C'est toi, Mathurin?

MATHURIN.

Oui, père Jérôme, me v'là de faction. (Il désigne la prison.) Ah çà! mais, il n'y a donc pas moyen de le sauver, M. Arthur?

JÉROME.

Si cela se pouvait, tu le ferais donc?

MATHURIN.

Si je le ferais!... et tout de suite encore...

JÉROME, comme frappé d'une idée subite.

Quelle idée!... O mon Dieu! et pourquoi pas? l'audace, parfois, c'est de la prudence... (Désignant Mathurin.) Mais ne serait-ce pas l'exposer...

Digitized by Google

le perdre, lui ?... Oh! nous réussirons, j'en ai le pressentiment! (Haut.) Tu dis que tu ferais tout pour sauver M. Arthur... mais tu n'as pas réfléchi sans doute que c'est jouer ta tête...

MATHURIN.

Demandez donc à Mlle Thérèse, si je ne le lui disais pas à l'instant?... Oui, pour tout au monde, je voudrais en avoir l'occasion... vous verriez... Je l'ai toujours aimé, moi, M. Arthur de Saint-Valry, d'abord à cause de Mlle Marie, et puis parce que c'est un brave et digne jeune homme... Certainement je tiens à ma tête, attendu que je n'en ai qu'une... eh bien! c'est égal, je la risquerais volontiers... Je ne suis pourtant pas très brave de ma nature; mais, voyez-vous, une belle action à faire, et c'en serait une... ça vous donne fièrement de cœur et de courage!

JÉROME.

Oh! bien... très bien... tu es un brave garçon... et je vois que je peux me fier à toi...

MATHURIN.

Comment?

JÉROME.

Eh bien, si tu le veux. M. Arthur est sauvé!

THÉRÈSE.

Sauvés!..

MATHURIN.

Qu'est-ce qui faut faire?...

JÉROME.

Attendez... (Il frappe à la porte de la prison.) Pierre! Pierre! (Le guichet s'ouvre. Pierre y paraît; Jérôme lui parle d'abord bas, puis il ajoute:) Réponds vite... Voyons... y consens-tu?...

PIERRE.

Oui, à l'instant... (Il referme le guichet.)

MATHURIN.

Eh bien?...

THÉRÈSE.

Que signifie?...

JÉROME.

Pierre le maçon a été sans le vouloir la cause de tous les malheurs qui sont tombés sur ce pauvre M. Launay, sur M. Arthur et sur Mlle Marie... Il est à présent geôlier de la prison, et quand il a vu que M. Arthur était condamné, pour réparer sa faute, il a résolu de le sauver... Il est venu me trouver... me proposer son évasion... cette nuit même, il devait être libre... et voilà maintenant que son exécution est avancée... Mais puisque le hasard t'a placé de faction à la porte de la prison: puisque Pierre y consent et que tu le veux aussi toi, c'est à l'instant même que nous allons le sauver!

MATHURIN.

C'est ça, c'est ça...

THÉRÈSE.

Oui...

(Bruit de verrous dans la prison.)

JÉROME.

C'est lui... le voilà... Cette place est isolée... n'importe... (A Mathurin et à Thérèse.) Voyez si l'on ne vient pas...

THÉRÈSE, regardant d'un côté.

Non.

MATHURIN, regardant de l'autre.

Personne.

(La porte de la prison s'ouvre, Pierre jette un manteau sur les épaules d'Arthur.)

PIERRE.

Tout est convenu... vous êtes libre... vite partez...

ARTHUR.

Non, non, je ne veux pas...

PIERRE.

Je le veux, moi... Allez... allez... (Il le pousse tout à fait au dehors, et referme vivement la porte de la prison.)

ARTHUR.

Jérome!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARTHUR.

JÉROME, allant à Arthur.

Le ciel nous protége, monsieur Arthur, Venez, ne perdons pas un instant... fuyons d'ici...

ARTHUR.

Fuir!... Eh! mon Dieu! que faire d'une vie décolorée par le malheur... Marie est folle... mon enfant m'est enlevé... Oh! laissez-moi... laissez-moi mourir!...

JÉROME.

Mourir... Y pensez-vous, grand Dieu!... mais des jours meilleurs renaîtront... Il y a là une barque... venez, on vous attend.

ARTHUR.

Non, Jérôme, non...

JÉROME.

Est-ce que vous devez mourir sur un échafaud... est-ce que l'espoir de vous venger de cet infâme Romuald n'est rien pour vous?...

ARTHUR.

Me venger... Oh! oui: c'est le seul désir qui m'anime... Et puisque je suis libre... cette liberté que tu m'as rendue, c'est à cela que je l'emploierai. Achève ton œuvre, Jérôme... donne-moi une arme... guide-moi vers Romuald... que je le frappe, que je le voie expirant à mes pieds... vienne la mort après, je bénirai mon sort.

JÉROME.

Le jour de la vengeance viendra... mais en attendant il faut fuir... fuir à l'instant... Marie et votre enfant vous seront rendus.

ARTHUR.

Comment?...

JÉROME.

Je tromperai la surveillance de Romuald... Cette nuit même, avec eux j'irai vous rejoindre...

ARTHUR.

Cette nuit!...

JÉROME.

Oui, oui! mais en attendant... puisqu'un asile vous est assuré... suivez-moi, cachez-vous.

Digitized by Google

ARTHUR.

Marie! mon enfant... c'est avec eux que je fuirai; tu me le promets... ils me seront rendus...

JÉROME.

Je vous le jure.

ARTHUR.

Alors... guidez-moi... je vous suis...

MATHURIN.

Attendez, pour plus de prudence, prenez cet habit.

ARTHUR.

Eh! quoi!...

MATHURIN.

Je suis en faction pour plus d'une heure encore... je sais où me procurer un autre uniforme... La nuit approche... j'aurai bientôt repris mon poste... Allons.

JÉROME.

Il a raison.

MATHURIN.

Venez, Thérèse... venez...

THÉRÈSE.

Ah! Mathurin... je serai fière d'être votre femme...

ARTHUR.

Arrêtez... il se perd...

JÉROME, lui faisant endosser l'uniforme.

Si vous ne vous hâtez pas... nous le sommes tous, perdus!... Dépêchez-vous donc! Bien... Partons maintenant.

ARTHUR.

Des soldats...

JÉROME.

Le citoyen Commissaire!

ARTHUR.

Dieu ne le voulait pas!...

JÉROME.

Que faire?... Descendre dans la barque; il nous verrait fuir... Du sang-froid; de la prudence; prenez la place de Mathurin... vite en faction... c'est cela.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROMUALD, UN OFFICIER MUNICIPAL, UN OFFICIER, UN BATELIER.

ROMUALD, bas à l'officier.

Vous l'avez entendu... le tribunal a décidé du sort des prisonniers... Allez dire au colonel de les remettre entre les mains de l'autorité civile...(Après avoir parlé à l'oreille à l'officier municipal.)A l'instant même.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Oui, citoyen commissaire. (Il frappe à la porte de la prison; on l'ouvre, et il entre.)

JÉROME, à part.

Soupçonnerait-il!

ARTHUR, à part.

Je tremble pour eux.

ROMUALD, au batelier.

Tu as reçu mes instructions?

LE BATELIER.

J'obéirai. (Il descend par l'escalier du parapet.)

ROMUALD, apercevant Jérôme.

Ah! Jérôme!...

JÉROME.

Citoyen Commissaire...

ROMUALD, tirant un papier de sa poche.

Tu vas aller immédiatement porter cet ordre au lieutenant de l'amirauté... tiens. (Il lui donne le papier.)

JÉROME.

Oui, citoyen... (A part.) Il ne sait rien.

ROMUALD.

Pour arriver plus vite, descends dans le bateau qui est là... (Il désigne le parapet.) traverse la Loire; tu es attendu, j'ai donné mes ordres. Va.

JÉROME, à part.

M'éloigner, et ce bateau qui devait nous servir... Mon Dieu!

ROMUALD.

Eh bien, Jérôme?

JÉROME.

Je pars, citoyen.

(Il remonte la scène pendant que Romuald la descend; de sorte qu'en passant près d'Arthur, il peut lui parler bas sans que Romuald s'en aperçoive.)

JÉROME, bas à Arthur.

Je ne tarderai pas à revenir; soyez prudent.

ARTHUR, de même.

Oui.

(Jérôme descend vivement les escaliers qui conduisent au bord de la Loire.)

SCÈNE IX.

ROMUALD, ARTHUR, puis L'OFFICIER MUNICIPAL, PIERRE.

ROMUALD, à part.

Va, va porter cet ordre; la réponse est prête: je l'ai dictée moi-même... la mort!... Imprudent! tu as pénétré ce mystère que je croyais enseveli dans la tombe de Launay, et pour sauver cet Arthur de Saint-Valry que je hais, tu as osé t'en faire une arme contre moi... Subis ta destinée!... (Désignant la prison.) Et pour toi aussi, que ton mauvais génie a ramené, toi qui voulais arracher Marie de mes mains, oh! oui, pour toi aussi, Arthur de Saint-Valry... la mort!...

(Il va pour rentrer chez lui. On ouvre la porte de la prison; l'officier municipal et Pierre, que plusieurs gardiens tiennent au collet, en sortent.)

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Citoyen Commissaire, Arthur de Saint-Valry est libre... (Désignant Pierre.) C'est lui qui l'a fait évader.

ROMUALD.

Libre!...

ARTHUR, à part.

Tout est perdu!

Digitized by Google

ROMUALD, à Pierre.

Tu l'as fait évader !

PIERRE.

Oui, citoyen.

ARTHUR, à part.

Que signifie...

ROMUALD.

Misérable !... et dans quel but, pourquoi ?

PIERRE.

C'est à vous seul que je le dirai, citoyen.

ROMUALD.

Parle !

PIERRE.

J'ai voulu réparer le mal que j'avais fait... parce que, depuis la mort de M. de Saint-Valry, son père, j'avais appris...

ROMUALD, vivement.

Silence... C'est bien... (S'adressant aux gardiens en leur désignant Arthur.) Ce soldat veillera sur lui. Rentrez. (Ils rentrent dans la prison, et ils en referment la porte. Arthur vient se placer à côté de Pierre qui le reconnaît.)

PIERRE, bas.

Vous !...

ARTHUR.

Silence...

ROMUALD, s'adressant à des fonctionnaires.

Pendant que je vais interroger cet homme, faites fouiller la ville, courir sur toutes les routes. Mort ou vif, il me le faut, cet Arthur de Saint-Valry... Allez, allez... Oh ! il me le faut !...

(Le fonctionnaires sortent vivement.)

ARTHUR, venant se placer entre Pierre et Romuald qu'il couche en joue.

Eh bien ! le voilà !...

ROMUALD.

Lui !...

PIERRE.

Oui, c'est lui !

ROMUALD, recule d'effroi. Se remettant de son premier mouvement de surprise, il veut appeler.

A moi...

ARTHUR.

Si tu fais un pas, si tu dis un mot, tu es mort !

ROMUALD, à part.

Malédiction !... et ne pouvoir...

ARTHUR, bas à Pierre.

Assure-toi d'une barque ; hâte-toi de revenir.

PIERRE.

Comment ! vous voulez...

ARTHUR.

Sois tranquille ; va, va.

PIERRE.

Dans un instant je serai là... (Désignant le parapet. Il sort en courant.)

SCÈNE X.

ARTHUR, ROMUALD.

ARTHUR, à Romuald qui semble chercher s'il ne pourra pas fuir.

Si tu tiens à la vie, ne cherche pas à fuir. Prie Dieu que nul ne vienne à ton aide ; car, je le jure, ma résolution est bien prise, je te tue !

ROMUALD.

Tu oserais m'assassiner ?...

ARTHUR.

Eh quoi ! tu as causé la mort de mon père, tu as empoisonné Launay, rendu folle cette pauvre Marie. Après m'avoir proscrit, tu t'es fait mon bourreau : tu m'as arraché mon enfant... et tu oses dire que te tuer ce serait un assassinat !... Misérable ! dis plutôt un acte de justice qui me compterait devant Dieu... Et si tu n'es pas mort déjà, c'est que ta vie m'est nécessaire.

ROMUALD, à part.

On ne viendra donc pas...

ARTHUR.

Tu portes toujours sur toi des blancs-seings de la Convention : tu vas à l'instant même m'en donner un. Pierre va revenir avec une barque, et tandis qu'il s'assurera de Marie et de mon enfant, tandis qu'il préviendra Jérôme et les siens, nous, nous gagnerons l'autre rive de la Loire, où je suis attendu. Tous réunis, il nous faudra peu de temps pour toucher aux côtes d'Angleterre ; mais avant de fuir, je m'assurerai de toi. Je te connais maintenant : il ne faut pas que nous retombions en ta puissance. Une fois à l'abri de tes poursuites, tu seras libre, car tu auras ainsi racheté ta vie... Voilà mes conditions : si tu acceptes, hâte-toi ; si tu refuses, recommande ton ame à Dieu !...

(Il regarde de tous côtés si l'on ne vient pas.)

ROMUALD.

Céder à ces conditions... moi, devenir l'instrument de leur fuite et de leur salut !... oh ! plutôt la mort !... Mais mourir sans me venger !...

ARTHUR, revenant à lui.

Voyons, ta réponse ?

ROMUALD, regardant toujours de tous côtés.

Ma réponse...

ARTHUR.

Allons, décide-toi... Eh bien ?

ROMUALD, tirant un papier de son portefeuille et le lui présentant.

Voici le blanc-seing.

ARTHUR.

Donne... (Il tend la main pour le prendre ; Romuald profite de l'instant, se précipite sur lui ; une lutte s'engage. Arthur est renversé, Romuald lui arrache le fusil.)

ARTHUR, se débattant à terre.

Malheur !...

ROMUALD.

Tu ne bougeras pas !.. Toi qui me dictais si in-

Digitized by Google

solemment tes conditions, te voilà donc à mes pieds !...

ARTHUR.

Eh bien ! venge-toi...

ROMUALD.

Oh ! sois tranquille : l'échafaud est dressé, et tu vas y monter... Oui, oui, tu mourras de la main du bourreau, et je verrai tomber ta tête !

ARTHUR.

Oh ! je te reconnais bien là !...

ROMUALD.

Tout ce que tu m'as reproché, eh bien ! oui, tout cela est vrai. J'ai fait plus encore : ce Jérôme qui t'a si bien instruit, lui qui voulait te sauver, je viens de l'envoyer au supplice... les flots de la Loire ont englouti ma proie...

ARTHUR.

Jérôme !

ROMUALD.

Oui, il est mort, comme tu vas mourir aussi, toi, par mon ordre, par ma volonté !

ARTHUR.

Infâme !... (Bruit dans la coulisse.)

ROMUALD.

Entends-tu ? ce sont des soldats qui viennent, et ces soldats m'obéissent... A mon tour de te dire : Arthur de Saint-Valry, recommande ton ame à Dieu !... (Appelant les soldats.) A moi ! à moi !...

(A la voix de Romuald, les soldats entrent en scène.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PEUPLE, SOLDATS, PIERRE.

ROMUALD, aux soldats.

Emparez-vous de cet homme que des traîtres avaient fait évader.

(On saisit Arthur.—Rumeur dans la foule.)

PIERRE, paraissant au fond du théâtre.

Grand Dieu !

ROMUALD.

Que son exécution se prépare immédiatement... Allez...

(Mouvement, agitation et murmures parmi le peuple.)

ARTHUR.

Tu l'emportes, Romuald ; mais il est un Dieu.

ROMUALD, aux soldats.

Obéissez !

LE PEUPLE, en voyant entraîner Arthur.

Grace pour lui... grace !...

ROMUALD.

Silence à tous, et respect aux décrets de la Convention, quels qu'ils soient... « Pour quiconque désobéira : la mort !...»

(A sa voix le peuple s'est arrêté, il traverse lentement la foule qui s'écarte pour lui livrer passage, et il rentre chez lui.)

SCÈNE XII.

PIERRE, HUBERT, HOMMES et FEMMES du peuple.

HUBERT.

Nom d'un nom... est-ce que vous ne trouvez pas que ce pays a une fichu chance pour être particulièrement vexé ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est vrai ça... c'est vrai.

PIERRE, paraissant de derrière le parapet.

Dieu ! si une pensée de révolte pouvait les soulever contre Romuald.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

A force de tuer du monde nous finirons par y passer tous.

HUBERT.

Ah ça, mais... est-ce que c'est comme ça dans toute la France ?...

PIERRE.

Non, non... mais ici, dans la Bretagne, dans la Vendée, ces hommes qui gouvernent se sont fait un pouvoir terrible... Partout ailleurs voilà la révolution qui se radoucit... ici, l'orage est encore dans toute sa fureur. Voyez quels sont ceux qu'ils condamnent. (Il leur montre la liste de proscription.) « Arthur de Saint-Valry, de Préval, de Fe» quières, de Rancy... » (Mouvement de tout le monde. — Pierre leur montrant de nouveau la liste de proscription.) Voyez donc encore... « Pierre Du» rand, Antoine Ribailler, Louis Guichard...»

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Des fermiers comme nous ?...

PIERRE.

Condamnés à mort sous le prétexte d'avoir donné asile à leurs maîtres qu'on voulait tuer...

HUBERT.

C'est pas comme ça que j'entends la liberté, moi.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ni moi non plus.

PIERRE.

Ah ! si nous n'étions pas des hommes sans courage... tous ces gens-là, voyez-vous... (Il montre la liste de proscription.) ils n'iraient pas à l'échafaud...

HUBERT.

Non, ils n'iraient pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉROME ensanglanté.

Vengeance ! vengeance !

TOUS.

Jérôme !

Digitized by Google

PIERRE.

Blessé, couvert de sang... (Il va à lui et le soutient.) Tout est perdu... Arthur de Saint-Valry...

JÉROME.

Je sais, je sais, et c'est par miracle que j'ai pu, moi, échapper à cet infâme Romuald!... Sous le prétexte d'un ordre à porter... il avait chargé un assassin de me frapper; mais Dieu m'a protégé... J'ai puni l'assassin... et il m'a ramené pour vous faire connaître le monstre devant qui vous tremblez tous...

(Agitation dans le peuple.)

HUBERT.

Écoutez... écoutez...

JÉROME.

Et d'abord, regardez là-bas, voyez-vous ces bateaux... ils portent des malheureux qu'il a voués à la mort... Tout à l'heure, vous allez voir encore d'autres condamnés que le bourreau attend sur la place voisine... Eh bien! cet homme qui dispose de la vie de tant d'infortunés... c'est un misérable chargé de crimes; l'assassin de mon maître, M. Launay; l'usurpateur des biens de sa fille, de cette pauvre Marie, qu'il a rendue folle...

TOUS.

Ah!...

JÉROME.

Et Arthur de Saint Valry, il l'a fait condamner par vengeance, parce qu'il était aimé de Marie!.. (Mouvement.) Tout cela vous paraît horrible, n'est-ce pas? et pourtant tout cela est vrai... je vous le jure par ce sang qui coule et qu'il a versé pour me punir d'avoir voulu démasquer tous ses crimes... En voilà les preuves. (Il leur donne des papiers qu'ils regardent avec avidité.) Puisqu'il n'y a pas de tribunal pour le citer... faites justice vous-mêmes, ne vous laissez pas assassiner... Si vous tardez, qu'arrivera-t-il?... la famine vous presse déjà... la loi martiale est en vigueur... on fuit cette contrée comme si elle était désolée par la peste; vous y êtes tous comme dans un tombeau!...

TOUS.

C'est vrai... c'est vrai.

JÉROME.

Tout cela vous le devez à un homme que la Convention ne tarderait pas à livrer aux tribunaux si on ne le renversait pas, afin d'épargner à cette ville des désastres épouvantables; mais en vous levant contre lui, ne craignez pas les soldats, ne craignez pas non plus que plus tard on vous accuse, on vous condamne... non, car vous aurez fait justice.

(Tumulte général; agitation.)

PIERRE.

Il a raison... il faut les sauver.

TOUS.

Oui... oui... il faut les sauver.

(Roulement de tambours dans la coulisse.)

JÉROME, regardant dans la coulisse.

Les voici... les voici... Voyons, voulez-vous les sauver?...

TOUS.

Oui...

PIERRE.

Mais, des armes...

JÉROME.

Les soldats en ont... à la moindre tentative... ils vous les donneront eux-mêmes!... Les voilà!... les voilà!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DES FONCTIONNAIRES, UN SERGENT, DES SOLDATS, puis ROMUALD, THÉRÈSE, et ARTHUR.

(Agitation dans le peuple.—Les fonctionnaires entrent chez Romuald.—Le sergent et les soldats cherchent à percer la foule qui grossit à chaque instant.)

LE SERGENT.

Allons, mes amis, retirez-vous; place! place!

JÉROME, à un groupe, à voix basse.

Vous voyez comme ils s'y prennent... les soldats obéissent à regret...

(Roulement funèbre. Les tambours entrent en scène. Romuald paraît ici avec les fonctionnaires. — On aperçoit les condamnés; ils sont tous en manches de chemise; des cordes leur attachent les mains.)

ARTHUR, apercevant Romuald.

Assassin! que mon sang retombe sur toi.

ROMUALD.

Entraînez-le, soldats.

(Les tambours font entendre un roulement.)

JÉROME, au peuple.

A bas Romuald!... Sauvons-les!...

TOUS.

Oui... oui... sauvons-les!...

(Le peuple se jette sur les soldats qui n'opposent aucune résistance. Les prisonniers sont mis en liberté.)

ROMUALD.

Feu, soldats...

TOUS, excités par Jérôme.

A bas Romuald!... à bas Romuald!...

(Tumulte; agitation générale; mêlée.—Tableau.)

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Une salle gothique de l'hôtel de ville à Valenciennes. Porte au fond; portes latérales; fenêtres à balcon donnant sur la rue; une table couverte de papiers, fauteuil, canapé, chaises. La porte du fond est ouverte; on aperçoit du monde qui attend dans le vestibule; deux factionnaires sont à cette porte. On entre.

SCÈNE I.

ROMUALD, plusieurs OFFICIERS CIVILS, puis UN ESPION.

ROMUALD, assis devant la table, et donnant à l'un des officiers civils un papier qu'il vient de signer.

La Convention, en me faisant quitter Nantes pour m'envoyer ici à Valenciennes en mission extraordinaire, m'a donné des pouvoirs illimités... Cette ville est gangrenée de fédéralisme; il faut trancher à vif dans la plaie! Si sévère que soit cet ordre, je veux qu'il soit mis à exécution... allez... (Les officiers civils saluent et sortent; un homme entre en scène dès qu'ils sont sortis. L'apercevant:) Ah! c'est toi? Eh bien, quelles nouvelles... Jérôme... Arthur de Saint-Valry?...

L'ESPION.

Citoyen commissaire, impossible de savoir ce qu'ils sont devenus... Voici des lettres de Nantes, de Paris, et de toutes les villes où l'on pouvait soupçonner qu'ils s'étaient réfugiés... et malgré le signalement le plus exact, on n'a pu les découvrir. Il faut qu'ils aient quitté la France.

ROMUALD, à part.

Je le souhaite pour eux... Ils m'ont échappé, mais qu'ils ne reparaissent pas. (Haut.) Surveille toujours avec soin... et attends mes nouveaux ordres... va!

L'ESPION.

Oui, citoyen commissaire. (Il salue et sort.)

ROMUALD, se levant et s'adressant à la foule.

Que tout le monde se retire... demain j'entendrai vos réclamations... (Rumeur dans la foule. — Froidement.) Éloignez-les... soldats... (Les soldats font éloigner ceux qui attendent. — Tumulte d'un instant. — Les portes se referment.)

SCÈNE II.

ROMUALD, UN DOMESTIQUE.

ROMUALD, s'adressant au domestique, qui entre par une des portes de côté.

Mes ordres sont-ils exécutés?

LE DOMESTIQUE.

Oui, citoyen commissaire. (Il désigne la porte par laquelle il vient d'entrer.)

ROMUALD.

C'est bien... la clé?

LE DOMESTIQUE.

La voici.

ROMUALD.

Laisse-moi. (Le domestique salue et sort.)

SCÈNE III.

ROMUALD, seul, se promenant à grands pas.

Grâce à la science, aux soins que je lui ai prodigués, et surtout au hasard qui me jeta son enfant entre les mains, Marie a recouvré la raison... Tout ce qui s'est passé pendant sa folie, c'est pour elle comme un rêve dont elle chercherait vainement à se souvenir... Ce que je lui ai dit, elle l'a cru aveuglément... Sa confiance en moi est sans bornes. Pour arriver à l'accomplissement du projet que j'ai formé, mes précautions sont bien prises... Pendant qu'elle reposait, je me suis emparé de son fils... il est là... (Désignant la chambre à droite.) A son réveil, elle voudra savoir ce qu'il est devenu, elle voudra qu'on le lui rende... Alors ce contrat de mariage, que jadis elle a repoussé et qui m'assure à la fois et sa fortune et sa main, il faudra bien qu'elle le signe...

MARIE, dans la coulisse.

Mon enfant! mon enfant!...

ROMUALD.

Je le disais bien... la voici.

SCÈNE IV.

ROMUALD, MARIE.

MARIE, entrant en scène dans la plus vive agitation.

Mon enfant!... Ah! Romuald... qu'est-il devenu? qu'en a-t-on fait? qui me l'a pris?...

ROMUALD.

Rassurez-vous, Marie... (Désignant la chambre.) votre fils est là.

MARIE.

Là!... ah! je respire... je craignais... (Elle va pour entrer dans la chambre que Romuald lui a désignée.)

ROMUALD, la retenant.

Un instant, Marie...

MARIE.

Oui... Romuald... oui, pardon... C'est que je suis si heureuse de le voir, de l'embrasser... C'est ma consolation, mon espoir... mon soutien... Par

Digitized by Google

lui tout s'efface de ma mémoire, tout, excepté pourtant ce que je vous dois, à vous, Romuald, si généreux et si bon...

ROMUALD.

Tout ce que j'ai fait, Marie, ne m'a été dicté que par mon affection... Que n'ai-je, hélas! pu faire davantage!

MARIE.

Davantage!... est-ce possible, mon Dieu!

ROMUALD.

A une époque aussi violemment agitée, qui peut prévoir et enchaîner les événemens!... C'est au moment où l'on croit toucher au but que souvent on le voit s'enfuir devant soi... On travaille avec persévérance, avec courage, et tout à coup cet œuvre de vos soins s'écroule pour ne plus vous laisser que désespoir et regrets amers!

MARIE.

Que voulez-vous dire?

ROMUALD.

Écoutez-moi...

MARIE.

Mais mon fils...

ROMUALD.

Tout à l'heure, vous dis-je... C'est de lui qu'il s'agit... écoutez-moi...

MARIE.

J'écoute.

ROMUALD.

Depuis la mort de votre père, j'ai constamment veillé sur vous avec sollicitude. Vouée à la souffrance, grâce à mes soins, j'ai pu faire luire un rayon de félicité dans votre ame naguère encore ulcérée et flétrie... j'ai dissipé les ténèbres de votre délire... je vous ai rendu votre enfant... Je vous aimais; votre père m'avait donné votre main, et votre amour pour Arthur brisa tout à la fois et mon cœur et mes espérances... Dans cette tourmente politique, Arthur, qu'un fatal décret avait proscrit, revint pour vous arracher à cette tutelle, à ces soins que je me plaisais à vous prodiguer... Saisi sur le sol de la France, je fis tous mes efforts pour le soustraire à la mort horrible qui l'a frappé... le destin ne l'a pas voulu!.. J'en ai gémi le premier... Ces fonctions politiques, souvent dangereuses... toujours pénibles, je ne les ai acceptées que pour mieux vous protéger, pour conserver intacte votre fortune... Chaque jour tous mes efforts tendaient à vous faire oublier un passé tout rempli de deuil et de larmes; je voulais qu'il ne fût pour vous qu'un songe mêlé d'une douce tristesse... Voilà ce que j'ai toujours voulu, Marie... voilà ce que j'ai fait.

MARIE.

Ah! Romuald, pensez-vous que jamais je puisse l'oublier?... Dieu m'est témoin que ma reconnaissance pour vous est sans bornes!

ROMUALD.

Je vous crois, Marie... (A part.) De la reconnaissance, c'est bien, mais cela ne suffit pas.

MARIE.

Pourquoi me rappeler alors ce que mon cœur me dit à chaque instant... Sans le savoir... sans le vouloir... aurai-je donc méconnu...

ROMUALD.

Non, Marie; si je vous parle ainsi, c'est pour que vous soyez bien convaincue que l'homme qui a fait tout cela... doit gémir bien cruellement de ne pouvoir vous mettre à l'abri du nouveau malheur qui vient vous frapper aujourd'hui.

MARIE.

Un nouveau malheur!... je croyais les avoir tous épuisés.

ROMUALD.

Hélas! non, ma pauvre Marie... Dans cette fatalité qui vous poursuit, que je regrette, mon Dieu! de vous avoir rendu cette raison... cet enfant, qui vont vous faire plus malheureuse que vous ne l'avez jamais été...

MARIE.

Qu'est-ce donc?

ROMUALD, feignant l'hésitation.

Je n'ose...

MARIE.

Vous m'épouvantez!

ROMUALD.

Il le faut pourtant.

MARIE.

Parlez vite! par grace, parlez vite!

ROMUALD.

Eh bien, le sol de la France, jusqu'à ce jour si fatal aux émigrés, l'est devenu même aujourd'hui...

MARIE, avec explosion.

Pour leurs enfans, n'est-ce pas?

ROMUALD.

Vous l'avez dit.

MARIE, reculant d'effroi.

Miséricorde!

ROMUALD.

Il est de ces hommes aveuglément emportés qui se sont écriés: Les louveteaux peuvent grandir pour la vengeance, et puisque la haine est héréditaire, il faut l'étouffer au berceau!..

MARIE.

Horreur!... (Après une pause.) Eh bien?

ROMUALD.

Arthur de Saint-Valry est mort, et l'on réclame aujourd'hui son fils.

MARIE.

Son fils!... c'est impossible!

ROMUALD, froidement, en lui présentant une lettre.

Voyez, Marie...

MARIE.

C'est vrai... mon Dieu! c'est vrai... Et ils ont profité d'un instant de sommeil pour me l'enlever... mon fils!.. Et vous l'avez permis... vous l'avez souffert!... vous, Romuald, vous qui me l'aviez rendu!..

ROMUALD.

Marie...

Digitized by Google

MARIE, avec égarement.

Et de quel droit, après tout, lui donnent-ils ce nom de Saint-Valry? quel mariage a fait d'Arthur mon époux?... Romuald, mais vous ne leur avez donc pas dit : Marie, c'est une malheureuse que son père a maudite... son enfant, c'est le fruit d'une faute, il ne s'appelle pas de Saint-Valry, c'est le fils de Marie Launay... Marie la déshonorée... Et ils n'ont pas le droit de le tuer... ils n'en ont pas le droit!...

ROMUALD.

Mais, avant de marcher à la mort, Arthur de Saint-Valry a reconnu son enfant.

MARIE.

Il l'a reconnu!

ROMUALD.

Oui, Marie, et la loi est formelle... En voulant léguer à son fils et ses titres et son nom... il l'a perdu.

MARIE.

Grand Dieu! (Avec désespoir.) Pauvre enfant... pauvre enfant! (Tombant à genoux, et levant les yeux au ciel, elle dit en sanglotant :) Le dernier acte de ta vie fut généreux et noble, ô mon Arthur!... et ils se font une arme de ton dévoûment pour condamner ton fils!... Mais que peuvent-ils craindre... que peut-elle faire, cette innocente créature?... Romuald, venez-moi en aide... Dites-leur qu'avec lui je quitterai la France... je l'emmènerai loin, aussi loin qu'ils voudront... Ma fortune, je suis prête à la leur donner, mais qu'ils me rendent mon enfant... Romuald... par pitié... par grace... sauvez mon enfant... sauvez-le!

ROMUALD.

Depuis long-temps, Marie, je lutte contre cet arrêt... depuis long-temps je défends la cause de l'innocent, et mes paroles ont provoqué le sourire de l'ironie. Ils m'ont encore répondu : Vous n'êtes pas désintéressé en ceci... Vous avez donné toute votre affection à celle qui devait épouser un proscrit, et aujourd'hui vous défendez l'enfant du proscrit. Oui, Marie; voilà, voilà ce qu'ils m'ont répondu...

MARIE.

Ainsi tout espoir est éteint; c'en est fait, mon enfant est perdu... perdu!.. Ah! faites au moins qu'on me tue avec lui... qu'il expire dans mes bras... que je meure en l'embrassant!...

ROMUALD.

Eh bien, non, Marie, non, vous ne mourrez pas... et pour sauver votre fils, si vous le voulez, Marie, un moyen vous reste encore...

MARIE.

Et vous ne me l'avez pas dit déjà!...

ROMUALD.

C'est que votre cœur... peut-être...

MARIE.

Pour sauver son enfant, tout est possible au cœur d'une mère!.. Dites... j'écoute...

ROMUALD.

Pour répondre victorieusement aux persécuteurs de votre fils... il faudrait...

MARIE.

Achevez-donc...

ROMUALD.

Suivre l'exemple donné déjà par plus d'une mère... devenir la femme d'un homme dévoué à la Convention.

MARIE.

Moi?... moi qui ai tant aimé Arthur, en épouser un autre!... Et quand bien même, grand Dieu! je pourrais avoir le courage d'accomplir ce sacrifice... quel est celui qui ne me repousserait pas avec mépris... quand il saurait...

ROMUALD.

Celui qui a commencé l'œuvre, et qui veut l'achever... moi...

MARIE.

Vous!...

ROMUALD.

Moi, qui vous plains... qui vous aime toujours... qui vous supplie d'accepter... Moi, qui respecterai vos souvenirs, votre douleur... moi, enfin, qui ose vous dire : Marie, c'est votre devoir!...

MARIE.

Mon Dieu!.. mon Dieu! mes idées se troublent... mon cœur s'en va...

ROMUALD.

Oui... votre signature. (Lui donnant le contrat.) placée là... à côté de celle de votre père qui lui aussi avait autrefois rêvé cette alliance, et votre fils vous sera rendu à jamais, et le calme renaîtra dans votre cœur... (Moment de silence.) Eh! quoi... vous vous taisez!.. Marie...

MARIE, en proie à la plus vive agitation.

Mon père... ce contrat... il a signé... oui; il le voulait... Et mon enfant... je dois le sauver... c'est vrai... mais lui... Arthur... Arthur!...

ROMUALD, à part.

Elle hésite encore... (Il va ouvrir la porte de la chambre, et fait un signe.)

MARIE.

Que résoudre?... que faire?...

ROMUALD, revenant à Marie et la faisant regarder dans la chambre.

Marie... regardez votre enfant... ils l'emmènent...

MARIE, jetant un cri déchirant.

Ah! arrêtez... arrêtez!..

ROMUALD.

Eh bien?..

MARIE, passant rapidement à la table, prend une plume, signe le contrat qu'elle remet à Romuald.

J'ai signé, sauvez-le... je suis votre femme!...

ROMUALD, à part.

Enfin!

MARIE.

Qu'on me le rende...

ROMUALD, lui montrant l'enfant qui entre.

Le voilà.

Digitized by Google

MARIE, le saisissant dans ses bras.

Mon enfant!

L'ENFANT.

Maman!

ROMUALD, à part.

Elle est à moi! (Il sonne.)

MARIE.

Cher enfant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

ROMUALD, au domestique.

Faites prévenir les officiers de l'état civil de se rendre ici.

MARIE.

Eh quoi?

ROMUALD.

Il n'y a pas une minute à perdre, Marie; si vous avez quelques préparatifs à faire, hâtez-vous.

MARIE.

Oui... oui. (A part, en prenant son enfant.) Viens, mon enfant... Ah! s'il n'était pas auprès de moi, ma résolution faiblirait, je perdrais tout mon courage! Viens. (Elle rentre dans la chambre.)

SCÈNE VI.

ROMUALD, seul.

C'est agir prudemment. Marié ce soir, parti demain, que j'ai bien fait de me hâter! Ma puissance est encore dans sa force, mais demain elle peut être renversée... je n'attendrai pas! La fortune privée m'est acquise, que m'importe à présent le pouvoir politique! Est-ce que jamais j'ai été un homme de conviction, moi?... J'ai voulu de la puissance pour m'abriter... pour faire tomber autour de moi tout ce qui me gênait, tout ce qui me faisait obstacle... Depuis long-temps je suis pris d'un profond ennui pour cette existence que j'avais si ardemment désirée... depuis long-temps elle me pèse... elle me lasse!.. Non... ce n'est pas vivre que de marcher toujours entre des ennemis qui parlent haut, ou bien qui se cachent dans l'ombre, cherchant le jour, attendant l'heure où ils pourront vous frapper. (On entend ici gronder l'orage.) Mon corps s'est courbé sous le poids de ma pensée, qui ne rêve plus l'avenir et qui se détourne du passé... Ah! tout ce que j'ai gagné vaut-il donc ce que j'ai subi!... Cette route que je me faisais si belle est tout hérissée d'aspérités!... Que m'a servi de fouler aux pieds toute croyance, toute affection, tout scrupule? à me faire une ame vide ou remplie d'amertume? Mon cœur dévoré d'angoisses est sans cesse agité... comme ce ciel embrasé où mugit l'ouragan... Je souffre, et souffrir n'était pas la vie que je m'étais promise. (Sifflement du vent.) Quand la nuit est profonde autour de moi, et que, débarrassé du fardeau de ma puissance, je laisse errer mes souvenirs vers le passé... je tremble!.. Serait-ce donc qu'à la place de la conscience une voix intérieure et redoutable retentit au cœur de l'homme qui se croit plus fort que les vieilles lois de l'humanité?... Serait-ce donc que la fortune acquise par ce qu'on appelle le crime, traîne après elle une désespérante aridité!... (La foudre tombe. Le vent ouvre la fenêtre avec fracas. Romuald tire son poignard et se retourne vivement.) Hein! Qu'est-ce! (Honteux de sa frayeur d'un instant, il remet silencieusement son poignard sur sa poitrine, puis il tombe assis sur un fauteuil auprès de la table, et cache sa tête dans ses deux mains.) Chaque orage qui passe sur ma tête portera-t-il toujours dans mon ame la terreur et l'effroi, me rappellera-t-il toujours cette nuit terrible où Launay... (Il se lève et se promène à grands pas.) Launay!... c'est dans une nuit semblable à celle-ci, que j'ai osé... Dans un instant je vais épouser sa fille... Et la tempête mugit encore! est-ce un sinistre présage? un fatal avertissement? (Avec agitation.) Ah! j'ai beau retourner en tous sens ces mots inflexibles: Ambition, nécessité!.. je ne sais ce que j'éprouve... cette femme est là, sous ma main... elle et sa fortune vont passer en mon pouvoir... eh bien! le but atteint trompe encore mon espérance... A la place de la terre promise, j'aperçois un abîme prêt à me dévorer... Devant mes yeux des spectres épouvantables se dressent... ils veulent m'entraîner... Launay... de Saint-Valry... laissez-moi, rentrez dans vos cercueils... vous m'épouvantez!... Laissez-moi donc... J'ai peur, j'ai peur! (L'orage gronde avec plus de force. — S'arrêtant tout d'un coup devant une glace dans laquelle il se regarde.) Comme je suis pâle!... (Se remettant par degré et regardant autour de lui.) Que dirait-il celui qui pourrait en ce moment lire dans ma pensée?... L'homme fort et redouté qui faiblit, qui a peur!... Oh! oh! (Il se remet, marche à grands pas, reprend son audace.) Allons, allons, Romuald... Vains scrupules, fantasques effets de l'imagination!... Je l'ai voulu... il le faut... Ces deux paroles doivent résumer mon existence!... mugisse la tempête... sortent des tombeaux ceux que j'y ai plongés... viennent se joindre à eux et Arthur et Jérôme... quoi qu'ils fassent, quoi qu'il arrive, Marie sera ma femme!... Je le veux, je le veux!...

SCÈNE VII.

ROMUALD, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Un envoyé de la Convention...

ROMUALD.

Qu'il entre.

(Le domestique introduit et se retire. — Un homme enveloppé dans un grand manteau noir entre, il ferme aussitôt la porte au verrou, jette son manteau à terre; c'est Arthur: il tient deux épées à la main.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ROMUALD, ARTHUR; puis MARIE, JÉROME, MATHURIN, SOLDATS, PEUPLE.

ARTHUR.

A nous deux, Romuald.

ROMUALD.

Saint-Valry!..

ARTHUR.

Oui... et cette fois, les armes sont égales.. Si tu n'es pas un lâche, ramasse cette épée, défends-toi.

ROMUALD, ramassant l'épée.

Ma haine te désirait; c'est encore pour m'enlever Marie que tu es revenu, n'est-ce pas? Tu étais bien inspiré: Marie n'est plus folle.

ARTHUR.

Marie!..

ROMUALD.

Non, je l'ai guérie... pour moi qui vais l'épouser...

ARTHUR.

Imposteur!...

ROMUALD.

Tiens, voilà le contrat de mariage tout signé, regarde... C'est bien sa signature, n'est-ce pas? tu dois la reconnaître!...

ARTHUR.

Marie... miséricorde!..

ROMUALD.

Et maintenant, toi, qui viens me la disputer, en garde...

ARTHUR.

M'y voilà.

MARIE, entrant.

Ce bruit... Qu'y a-t-il... Ah!... Arthur... Arthur!...

ARTHUR.

Marie!... (Bruit au dehors.)

ROMUALD, voulant repousser Marie.

Éloignez-vous...

MARIE, lui échappant, et ouvrant la porte.

A l'aide... au secours... au secours!

ROMUALD, jetant son épée.

Ce sont tes bourreaux qui viennent... (Les soldats entrent; désignant Arthur.) Arrêtez cet homme...

JÉROME, en écharpe tricolore, et tenant un papier à la main, paraît sur le seuil de la porte, et, désignant Romuald, il s'écrie):

Non, pas lui! mais toi!...

MATHURIN.

Pour la première fois je suis heureux d'être soldat.

ARTHUR.

Jérôme!... chère Marie!...

JÉROME.

Thermidor a brisé le joug de la terreur... La Convention repousse les assassins... elle les condamne à l'échafaud. (Désignant Romuald.) Qu'on l'entraîne!...

ROMUALD, froidement à ceux qui veulent l'entraîner.

Un homme comme moi fait dresser l'échafaud, mais il n'y monte pas... (Il ouvre son habit, et on aperçoit un poignard qu'il s'est enfoncé dans le cœur; sa poitrine est inondée de sang... Il tombe. Saisissement de tous les personnages.)

TOUS.

Mort!...

JÉROME, montrant le cadavre de Romuald.

Il s'est fait justice!..

FIN DE LA NUIT DU MEURTRE.

Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google